

N° 4 — 11-17 Février 1921
Prix : Un Franc

LE GRAND JEU

Ce Numéro contient
le 4^e et le 5^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



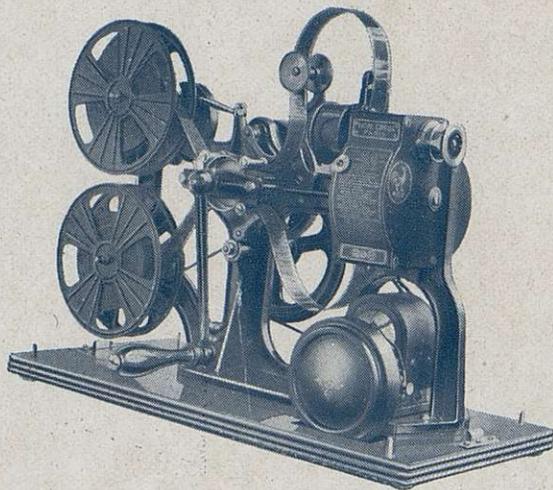
LILIAN GISH

CLICHÉ COSMOGRAPH

LA PLUS BELLE DISTRACTION
LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
 :: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::
 AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
 est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
 Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
 DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr.

N° 4

Du 11 au 17 Février 1921

Cinémagazine

HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS
 France Un an 40 fr.
 Six mois 22 fr.

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE, Éditeurs
 3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tel. : Gutenberg 32-32
 (La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
 Étranger Un an 50 fr.
 Six mois 28 fr.



BARN-
DOLLAR

W.S.H.

Cliché Paramount

William S. HART
 Le populaire "Rio-Jim"

LE FAUVE

DE LA

= SIERRA =

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes

adapté par GUY DE TÉRAMOND

—◆—
PATHÉ, Éditeur
—◆—

LE FAUVE DE LA SIERRA

sera publié en feuilletons

hebdomadaires dans

Cinémagazine

Lire le 1^{er} Épisode dans le numéro du 11 Mars

APPEL AU PEUPLE

Par EMILE VUILLERMOZ

PUISQUE *Cinémagazine* est une tribune d'où l'on peut parler au peuple, alors que les meilleures revues professionnelles de l'écran ne s'adressent généralement qu'aux spécialistes, profitons-en pour interpeller directement le bon public, pour héler le « cochon de payant » et lui dire deux mots à l'oreille.

Peuple, on te trompe ! Peuple, on te berne et on te mystifie ! Que de crimes on commet en ton nom ! Tu t'imagines, sans doute, que le cinéma a été inventé pour toi ? Erreur : c'est toi qui a été créé pour lui ! Les directeurs de salles, les exploitants, les loueurs et les éditeurs ne sont pas, comme tu le supposes, les serviteurs de ton plaisir : ils sont tes maîtres et c'est toi qui travailles pour leur agrément.

Dans tous les arts, dans tous les divertissements et dans tous les spectacles, le public est traité en grand garçon. Il a le droit de choisir, de donner son avis, d'encourager, de décourager, de porter un jugement raisonné sur ce qui est soumis à son appréciation. Au cinéma, au contraire, il est considéré comme un *minus habens*, incapable d'avoir une opinion personnelle. On choisit pour lui, on détermine, sans le consulter, ce qu'il aimera et ce qu'il n'aimera pas. Et il n'a plus qu'à s'incliner.

Amateurs de films, vous ne connaissez pas le cinéma. Ou, du moins, vous ne connaissez que ce qu'ont bien voulu vous en montrer d'étonnants citoyens qui se sont improvisés vos directeurs de conscience.

Je n'ai jamais contemplé sans frémir le visage serein d'un éditeur qui lit un scénario ou d'un exploitant qui sort d'une présentation. Sur cette face brille la lumière sacrée de la plus solide certitude. Cet homme remercie le ciel de lui avoir accordé le privilège de l'infailibilité. Car il n'ignore pas que l'on reçoit automatiquement ce don en achetant un établissement, comme un cardinal le recueille en s'asseyant sur le trône de saint Pierre. Regardez-le, cet homme ! Il est effrayant ! Il sait tout.

Ce commerçant, ce boutiquier, qui n'a fait que changer de comptoir, tranche instantanément, et en dernier ressort, les

problèmes les plus complexes de la psychologie des foules. Il connaît l'avenir. En présence d'une sensation nouvelle, d'un frisson inconnu qui troubleraient la conscience des artistes ou des philosophes les plus expérimentés, il n'hésite pas une seconde. Il déclare avec une magnifique assurance : « Le public n'aimera pas ça ! » Et il rejette la trouvaille dans le néant, pour toujours !

C'est très grave. Dans tous les autres arts, le créateur condamné par les marchands peut aller en appel devant le tribunal de l'opinion. Un auteur dramatique dont la pièce a été refusée par un directeur, peut la faire jouer en petit comité par des camarades, la faire imprimer ou photocopier, la faire lire ou réciter devant tel ou tel avocat puissant qui pourra faire réviser le procès. Le compositeur repoussé de chez l'éditeur peut prendre sa revanche en exécutant sa partition au piano. Le peintre écarté d'un Salon peut montrer ses toiles aux passants en les faisant promener dans les rues par un homme-sandwich. L'organisation cinématographique est plus rigoureuse. Il n'y a qu'une seule juridiction : l'exploitant ! Une seule sanction : le couperet !

Le cinégraphiste qui a découvert un effet nouveau, une recherche inédite, une technique féconde et inattendue, est immédiatement exécuté. Exécuté, non pas publiquement, mais secrètement, dans la cour de la prison. Le public n'en saura jamais rien. Le plus souvent, le dé clic a joué, dès le premier jour, chez l'éditeur, à la seule vue du manuscrit. Mais si, par miracle, le coupable a survécu, l'exploitant le guette à la sortie de la pellicule et, cette fois, « ne le rate pas ! »

Quelques exécutions de ce genre ont vite assagi nos auteurs, condamnés d'avance, au nom du public, par l'exploitant et au nom de l'exploitant, par l'éditeur. Et comme le malheureux ne peut en appeler à la foule puisqu'il lui faudrait posséder la formidable machine industrielle qui s'interpose entre son rêve et l'écran public, il est immédiatement vaincu.

Aucune dictature n'est comparable à celle de l'exploitant. On peut poser en principe que si, en ce moment, un homme de génie avait trouvé le moyen d'exécuter un film capable de révolutionner la cinématographie universelle, il serait dans l'impossibilité absolue d'entrer en contact avec nous si les exploitants ont un intérêt quelconque à s'y opposer. Sans esclandre, sans fracas, ils feront un signe et le chef-d'œuvre sera étranglé. L'Art muet est dirigé par des muets : les muets du sérail !

Mais, me direz-vous, pourquoi les exploitants auraient-ils une âme si noire ? Leur intérêt n'est-il pas, au contraire, de concurrencer leurs voisins en s'arrachant les nouveautés les plus hardies ?

Nouvelle erreur. D'abord, les exploitants n'ont pas l'âme noire. Ce n'est pas par malice qu'ils pêchent, mais par ignorance ! Ils sont de très bonne foi puisqu'ils croient défendre leur caisse. Malheureusement, ils ne connaissent pas très bien leurs véritables intérêts.

Ce n'est plus un secret pour personne : ces fermiers maladroits sont en train de tuer la poule aux œufs d'or. Ils se sont trompés sans cesse dans leurs pronostics. Leurs dogmes se lézardent et leurs immortels principes s'écroulent. Mais ils ne s'en sont pas encore aperçus. Ils paralysent toute la production en imposant aux éditeurs la double formule du spectacle-macédoine et du programme hebdomadaire. Ils ont dit, ils disent encore : « Le public exige un « arlequin » de mélodrame, de documentaire, de plein-air, de vaudeville et d'actualité. » Ils ajoutent : « Le public d'un seul programme ne peut pas remplir une salle plus de huit jours. »

Double mensonge : tous les directeurs courageux qui ont donné un spectacle cinématographique composé d'un seul film et ont laissé le public décider de la durée de sa carrière, ont atteint des centaines de représentations. Voyez *Christus*, au Vaudeville, voyez *l'Expédition Scott*, chez Réjane, voyez *Les Mystères du ciel* et *L'Expédition Shackleton* au Cirque d'Hiver.

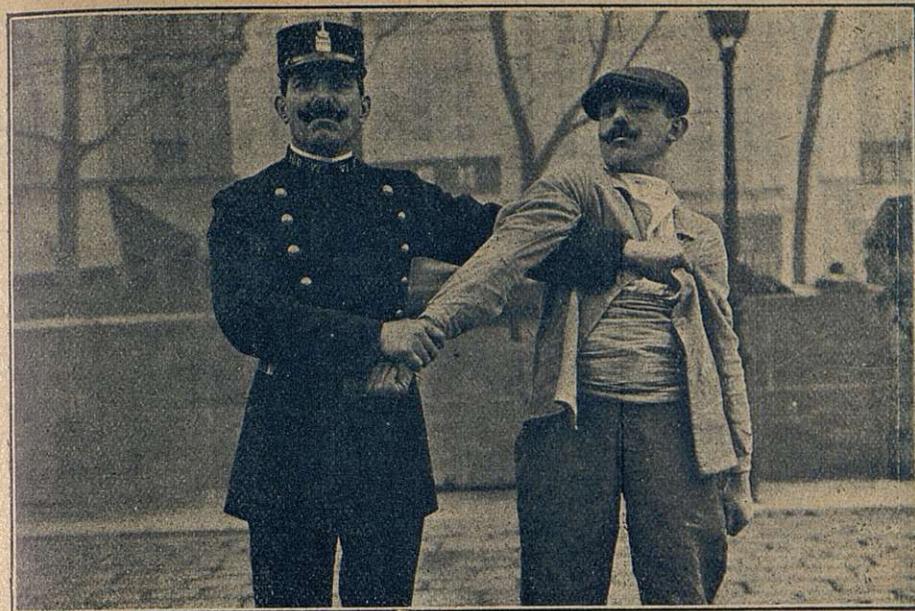
Ces exemples ne vous donnent-ils pas à réfléchir ? Etes-vous toujours aussi certains de posséder la vérité révélée ? N'êtes-

vous pas troublés également par un symptôme grave, ô psychologues brevetés ? Ce public, que vous vous flattez de « tenir » solidement par votre alimentation de table d'hôte à prix fixe, dont vous fixez vous-même le menu à la fois spartiate et indigeste, ce public vous échappe peu à peu. Vous le sentez si bien que vous êtes obligés, pour le retenir, de recourir à des expédients. Que signifie, je vous prie, cette épidémie d'attractions, de « numéros » de music-hall, de concert ou de café-concert qui se propage de salle en salle ? Ici une sonate, ici un équilibriste, ici une chanteuse, ici un danseur ! Vous en êtes là ! Vous ne trouvez plus le moyen de fasciner votre clientèle par les seules ressources de la lanterne magique ? Où sont donc vos formules infaillibles ? Je vous connais : si vous consentez à faire venir, du théâtre ou du cirque voisin, en les payant fort cher, ce ténor ou ce prestidigitateur, c'est que vous n'avez pas d'autre moyen de sauver votre recette ! Attention, c'est avouer votre impuissance ! L'humiliation est sérieuse ! Elle nous donne à réfléchir.

Tout d'abord, vous voilà engagés sur une pente dangereuse. Où vous arrêterez-vous en si bon chemin ? La concurrence va vous entraîner à de perpétuelles surenchères. Peu à peu le « numéro » va prendre la place du film. Déjà il le « décale », il brise l'équilibre du spectacle, il rompt le charme magique de l'envoûtement silencieux de l'écran. Le music-hall entre au cinéma : le film finira par en sortir, sournoisement chassé de son domaine.

Oui ou non, le cinéma peut-il former un spectacle complet ? Les exploitants nous ont dit « oui » en nous présentant un spectacle de leur façon, réputé sans rival. Aujourd'hui ils sont convaincus d'erreur, mais ils ne veulent pas en convenir. Ils appellent à leur secours les jongleurs ou les chiens savants pour masquer leur défaite. C'est faire au cinéma une grossière injure. Le salut du cinéma doit être recherché dans le cinéma. Nous essaierons de démontrer dans un prochain article que cette recherche n'est pas aussi périlleuse qu'on veut bien nous l'affirmer !

EMILE VUILLERMOZ.



CLICHÉ PATHÉ

COMMENT L'ON ARRÊTE ET DÉSARME UN MALFAITEUR

Le Cinéma au service de la police

Ce que nous en a dit M. Guichard, Directeur de la Police Municipale et M. Peyrot des Gachons, Directeur de l'École pratique et professionnelle de la Préfecture de Police

Plusieurs de nos confrères ont annoncé que la Préfecture de Police préparait un film *Le Bon et le Mauvais piéton*, destiné à faire l'éducation des Parisiens et des Parisiennes. Certains d'entre eux, ayant publié le scénario de cette bande officielle, nous avons pensé qu'il serait intéressant de savoir dans quelles conditions ce film était tourné. Nul mieux que M. Guichard, Directeur de la Police Municipale, n'était plus qualifié pour nous parler du *Bon et du Mauvais piéton*, puisque c'est ce haut fonctionnaire qui, sur les instances de M. Raux, a été chargé de mettre au point la réalisation du film.

« On s'est un peu pressé, nous déclare M. Guichard, d'annoncer que nous avions terminé *le Bon et le Mauvais piéton*. La question est encore à l'étude. La Chambre syndicale de la Cinématographie a été saisie par nous d'un simple projet, élaboré

par le Préfet de Police et s'occupe en ce moment de chercher les moyens pratiques pour le faire aboutir. Le scénario qu'on a publié est d'autant moins exact, qu'en réalité, aucun scénario n'a été imaginé. Nous laissons à des professionnels le soin de l'établir. Nous avons simplement donné quelques indications. Les renseignements publiés ces jours-ci dans la presse sont complètement inexacts. Aucune réunion n'a eu lieu dans nos bureaux à l'occasion d'une lecture du scénario du préfet de police, pour une bonne raison, c'est que ce scénario n'existe pas.

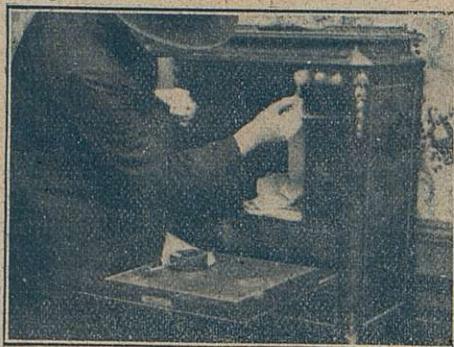
Il s'agit de frapper l'esprit des Parisiens, en leur montrant d'une façon amusante les droits, les devoirs, du piéton, du cocher et du chauffeur. Nous avons pu envisager telle ou telle hypothèse, mais nous faisons entièrement crédit à ceux qui connaissent mieux que nous le ciné-

graphe et qui savent comment on parvient à influencer le public. Nous espérons aboutir avant peu. Nous avons une confiance absolue dans le cinéma, agent de propagande et d'éducation. Nous sommes persuadés que nous obtiendrons plus de résultats avec ce film, qu'en portant à la connaissance du public, par voie d'affiches ou d'articles de journaux, les règlements sur la circulation dans les rues de Paris.

« Le cinéma est, d'ailleurs, depuis longtemps, un de nos collaborateurs les plus précieux. C'est grâce à lui que nous parachèvrions l'instruction de nos agents de police, de nos brigadiers et de nos inspecteurs. Si vous voulez vous en rendre compte, je vous engage à assister aujourd'hui même, à une classe de l'Ecole pratique et professionnelle de la Préfecture de Police que fréquentent à tour de rôle tous nos gardiens de la paix. Vous verrez comment nous utilisons le cinéma et vous comprendrez que nous songions à étendre au grand public ce mode d'éducation. »

Une telle proposition ne pouvait nous laisser indifférent. Nous acceptâmes avec empressement, et quelques instants plus tard, M. Peyrot des Gachons, chef des bureaux de la Direction de la Police Municipale et chargé de diriger l'Ecole pratique, nous conduisit dans le vaste local où les agents suivent le cours dont nous avait parlé M. Guichard.

« L'Ecole pratique et professionnelle de la Préfecture de Police, nous dit M. Peyrot des Gachons, a été officiellement inaugurée le 25 mai 1914. M. Hennion, alors Préfet de Police, avait eu l'idée d'employer le cinématographe comme méthode d'enseignement. L'idée parut audacieuse à l'époque, mais on s'aperçut vite qu'elle était excellente. Très peu de temps après l'inauguration de l'école que j'ai l'honneur de diriger, de nombreux imitateurs surgirent à l'étranger. Dans quantité de pays, les Ecoles de Police, suivant notre exemple, adoptèrent notre système. Les résultats obtenus par lui étaient, en effet, des plus



CLICHÉ PATHÉ
La prise des empreintes digitales

encourageants. Pendant la guerre, le cinéma nous permit d'instruire très rapidement les agents nouvellement promus, à partir du jour de leur incorporation dans le corps des gardiens de la paix de la Ville de Paris. Voici en quoi consiste notre méthode. Des professeurs font aux agents des conférences sur les devoirs qui leur incombent et leur expliquent en détail les divers règlements qu'ils sont chargés de faire respecter. Mais comme il s'agit d'aller vite, le film intervient, pour donner un exemple frappant.

« Lorsque l'on m'a confié en 1914 la réalisation de cette partie de notre programme, je me mis en relations avec la maison Pathé. Elle me confia des spécialistes qui, sous ma direction, exécutèrent une série de films où figurent les scènes destinées à l'éducation de nos élèves. Ces scènes furent autant que possible calquées sur la réalité. Je m'efforçai de signaler cinématographiquement chacun des cas dans lesquels un agent peut être forcé d'intervenir sur la voie publique ou ailleurs. Nos films sont variés. Nous avons songé d'abord à enseigner à nos élèves l'art de bien se tenir dans la rue. Nous

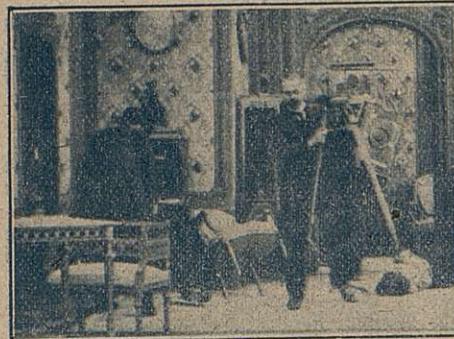
montrons donc sur l'écran, l'agent qui a une tenue irréprochable et celui qui se laisse aller. Cette projection accompagnée d'un bref commentaire approprié, fait séance tenante par le professeur, vaut une longue dissertation ennuyeuse sur le même sujet. Les hommes, vous le savez, sont tous les mêmes et n'aiment guère qu'on leur fasse de la morale.

« Nous avons ensuite le film sur les rixes et les attroupements, où l'on voit comment un agent doit intervenir pour obtenir que le calme soit rétabli, sans que sa dignité professionnelle en souffre. Ce film est particulièrement heureux. Nos élèves sont les premiers à rire et à se moquer, lorsqu'ils voient sur l'écran l'agent maladroit qui cause avec les témoins de la rixe au lieu de séparer les combattants, et qui finit par conduire au poste un innocent spectateur, qui se permet de lui adresser des observations.

« Notre enseignement par le cinéma ne

se borne pas là. Nous possédons des films sur la culture physique, ou plutôt sur ses applications professionnelles. L'art de se défendre est enseigné à l'Ecole de Police dans un cours spécial, dont le film est, en quelque sorte, l'illustration. L'agent n'est pas fâché de regarder comment on peut opérer l'arrestation d'un délinquant qui rouspète et qui doit être mis hors d'état de nuire. Il suffit d'observer la projection cinématographique pour achever de s'initier aux « prises » les plus compliquées.

« Nous apprenons également, toujours selon le même procédé, la filature d'un malfaiteur. Ce film fut pris dans les rues de Montreuil et l'inspecteur de police qui y joue le rôle principal, se désolait, « car, disait-il, les rues de Montreuil ne sont guère fréquentées et le malfaiteur dans la réalité, s'apercevrait vite qu'il est filé. » Nous essayâmes de prendre le même film sur les grands boulevards. L'appareil était installé sur une voiture qui longeait le trottoir, où se trouvaient les ac-



CLICHÉ PATHÉ
Comment on se dispose à photographier la chambre du crime.

pseudo-malfaiteur et l'inspecteur de police. Mais le film ainsi obtenu était d'une invraisemblance criante. L'on apercevait, en effet, une armée de badauds qui emboîtaient le pas à nos « artistes » et qui tournaient la tête vers l'appareil, pour être dans le film.

Lorsque nous recommencerons ce film, nous adopterons des dispositions spéciales pour dissimuler l'appareil et nous efforcer de ne pas trop attirer l'attention du public. Afin que nos films aient une utilité pratique, il convient qu'ils se rapprochent le plus possible de la vérité.

« Dans cet ordre d'idées, nous pouvons

nous vanter d'avoir atteint la perfection en tournant *l'Histoire d'un Crime*. Nous prenons un crime dès son début. Une demi-mondaine est assassinée dans une maison. La concierge va prévenir la police. Un agent arrive le premier. Que doit-il faire ? Qu'il se garde bien, surtout, de toucher à quoi que ce soit, afin de ne pas anéantir les traces d'empreintes digitales que les fonctionnaires du service anthropométriques viendront relever un peu plus tard. Suivent les constatations judiciaires habituelles, photographie du cadavre, de la pièce du crime, des meubles, découverte

des pesées qui ont été exercées sur un tiroir-caisse ou sur un secrétaire, etc. Il n'est pas mauvais que les agents assistent à ce spectacle, au moins au cinéma, car tous dans leur carrière, n'auront pas toujours l'occasion de participer à une enquête policière. Ensuite, la vue du film peut faire naître eux des vocations. Beaucoup d'agents deviennent inspecteurs et sont

même susceptibles de monter en grade. Il faut les intéresser à leur métier, qui est parfois si ingrat. Le cinéma nous a apporté la solution de ce problème et c'est pourquoi nous n'entendons pas borner là nos efforts.

Le distingué fonctionnaire, après nous avoir fourni ces explications, nous fit assister à une séance de cinématographe qui suivait une conférence d'un des professeurs

de l'Ecole. Il prit lui-même la parole, pour commenter les films.

Pendant que M. Peyrot des Gachons donnait à ses élèves des renseignements clairs et concis, nous remarquâmes avec quel silence l'auditoire écoutait. Que de



CLICHÉ PATHÉ
Comment les agents doivent transporter un blessé.

visages recueillis, pour suivre la projection de ces films qui sont instructifs, sans cesser un seul instant d'être attrayants ?

Ceux qui conçoivent encore des doutes — ils sont rares, mais ils existent, surtout dans les milieux officiels — sur la valeur du cinéma, considéré comme instrument

d'éducation d'une foule, aussi bien que d'une élite, devraient venir assister à l'une des classes de l'École de Police.

M. Albert Peyrot des Gachons, son directeur, aurait tôt fait de les convaincre avec éloquence.

Pierre DESCLAUX.

UNE PETITE ÉTOILE

TOUS les fidèles du cinéma connaissent Mary Osborne. Ce seul nom qui évoque toute la grâce blonde d'un baby délicieux, ce seul nom sur une affiche, sur un programme, appelle et retient le public. Le jour où nous avons vu pour la première fois Mary Osborne inconnue dans ce film rare qui s'intitulait *Un joli rayon de soleil*, nous avons tous été conquis. Rien de plus naturel, de moins maniéré, de moins apprêté, rien de plus vrai et de plus vraisemblable que cette minuscule petite fille, prise, on eût dit, au cours de sa propre petite vie... Ce fut l'enthousiasme... Puis, hélas ! l'emballément... Et nous avons subi dix, quinze films de Mary Osborne, d'une Mary Osborne grandissante et, horreur ! comédienne.

Comparez *Joli Rayon de Soleil* avec *La Poupée de son*, et dites-moi s'il n'eût pas mieux valu, après le coup d'essai triomphal, laisser cette adorable enfant à ses jeux innocents que d'en faire « une prodige » ?

C'est cela qui est odieux au cinéma comme au théâtre : le prodige. Et c'est pour cela que nous ne pouvons

pas ne pas admirer cette petite fille française qui s'appelle Régine Dumien et que l'on vient de nous révéler dans le dernier film de Luitz-Morat et Vercourt : *Petit Ange*. Celle-ci, les dieux en soient loués, n'est pas une enfant prodige. C'est une enfant, rien qu'une enfant, mais quelle enfant ! Quel tempérament d'artiste — et non de cabotin — cache déjà ce bébé de cinq ans — parfaitement, de cinq ans — ce bébé blond, frais comme un bouquet de roses, qui vient de tourner ce film de 1.860 mètres, avec une aisance et une maestria de grande vedette !

Le scénario d'ailleurs, il faut le reconnaître, était parfait en tous points, et l'interprétation idéale dans son ensemble.

Quant à Régine Dumien (le petit ange), je

vous avouerai qu'elle n'en était pas à ses débuts ayant tenu le rôle de l'« Amour » dans *Irene*. Pas grand'chose, me direz-vous ; cependant, c'était déjà réussi.

Mais comment cette minuscule interprète fut-elle choisie pour incarner *Petit Ange* ?

C'était avant que Luitz-Morat et Vercourt commençassent à tourner. Une trentaine d'enfants avaient été convoqués et le jury, composé de deux auteurs et de Pierre Régnier, question-

nait chaque nouvelle arrivante. Aux questions qui lui furent posées, Régine Dumien répondit avec un tel aplomb, une telle assurance que sans hésitation, la préférence lui fut donnée et son contrat signé.

Régine Dumien, que tout Paris vient d'applaudir, sait lire, écrire, danser et jouer du piano avec autant de facilité, de brio qu'elle joue la comédie. Elle a de qui tenir, du reste, sa mère étant une artiste de talent. Cela dit, j'arrive au but de mon article : chaque fois qu'au cinéma des enfants ont été présentés dans des histoires spécialement écrites pour eux et l'écran, le film a eu du succès.

Il suffit d'entendre les réflexions des spectateurs pour en être facilement convaincus.

L'enfant, aimé de tous, est un naturel sujet d'attendrissement, si l'on sait nous le montrer tel qu'il est, pris sur le vif, fatalement, il émeut ou bien il amuse.

Que l'on fasse donc des scénarios pour les petits, non point des histoires abracadabrantes à l'américaine, mais des histoires simples, possibles, vraies. Leur succès est assuré. Le public les verra avec plaisir, s'étonnera, sera ravi, reviendra, et ça le reposera des drames sombres, des comédies dramatiques, des pseudo-films comiques et des indigestes reconstitutions.

L. D.



Régine Dumien



8, RUE DE LA MICHODIÈRE, PARIS

AGENCES

LYON - MARSEILLE - BORDEAUX

:- NANCY - TOULOUSE - LILLE :-

RENNES - DIJON - STRASBOURG

:- ALGER :-

présente

LORENZACCIO

D'après l'Œuvre Immortelle de

ALFRED DE MUSSET

avec SAFFO-MOMO comme interprète

Orchidée-Films

Lux-Artis



De l'Art

De la Beauté

Les Splendeurs de l'Époque Florentine

Ce drame puissant fut, sur toutes les scènes du monde, un des plus grands succès de

SARAH-BERNHARDT

Les Palais de Florence et de Venise

BELLE PUBLICITÉ

AFFICHES

PHOTOS

COMMENT JE SUIS DEVENU METTEUR EN SCÈNE

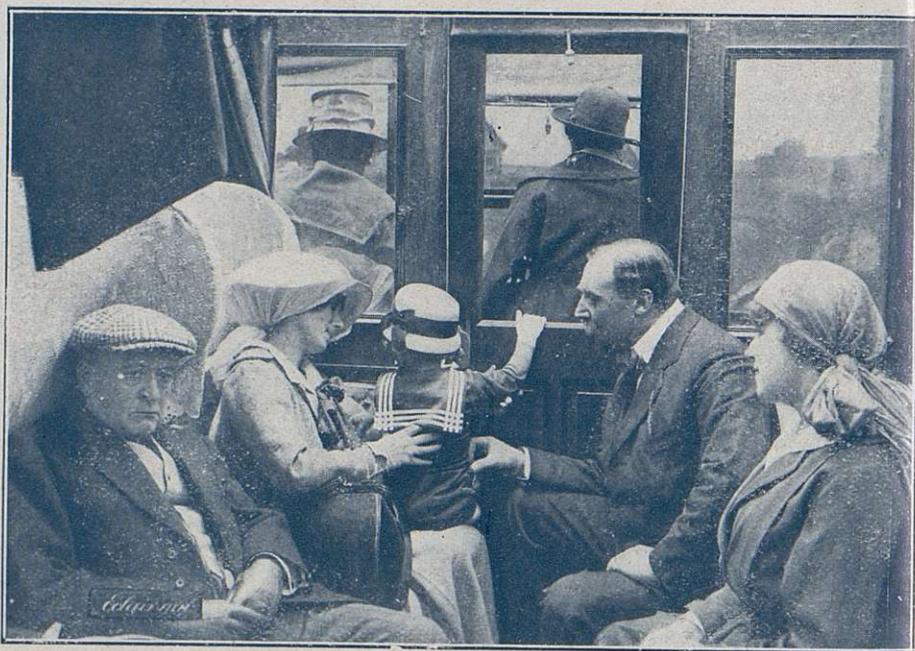
PAR

J - JOSEPH - RENAUD

— Parmi tous les scénarios que l'on apporte à *l'Eclair*, les vôtres seuls sont découpés techniquement et tout prêts à être tournés... Pourquoi ne mettriez-vous pas vous-même en scène celui-ci : *Sept de Pique* ?...

— Parce que, monsieur Jourjon, si je

d'un grand journal, qu'un metteur en scène, un « cinégraphiste » comme on commençait à dire, devait être nécessairement, et à la fois, un peintre, un photographe, un sculpteur, un auteur dramatique, un poète, un architecte, un historien, un acteur, un puissant psychologue, un



Une scène de « *Sept de Pique* », FILM ÉCLAIR.

ne suis pas plus maladroit qu'un autre à l'avant-scène d'un théâtre, je ne connais que théoriquement l'art cinématographique... Je risquerais de vous gêner beaucoup de pellicules...

— Eh bien, *l'Eclair* accepte ce risque... C'est entendu... allez faire un tour au studio, cet après-midi, à Epinay... quarante minutes de tram et vous y êtes...

En sortant, je trébuchais de stupeur et d'appréhension : quelques jours auparavant, j'avais proclamé en première page

mondain raffiné, et je ne me souviens pas quoi encore. Et voilà que devenu, en trois minutes « cinégraphiste », j'avais à être, pour ne pas donner tort à mon article, tous ces personnages-là !... C'était beaucoup pour un homme seul !... Enfin, dans quarante minutes, je serai au studio de *l'Eclair*, à Epinay...

J'y arrivai deux heures plus tard. Ah ! ce tramway Trinité-Enghien qui, pour ses « pannes » régulières, normales, et dont l'absence serait une stupéfaction, choisit

toujours les pires endroits de son nauséabond parcours !... Candé, Mme Montbazon, Josette Andriot, Cécile Guyon et José Savoy, se rappellent-ils ce matin où il nous laissa trois quarts d'heure devant cette mégisserie même qui empoisonne Paris par les vents de nord-est ?...

Enfin, me voici en le délicieux parc qui entoure le studio de *l'Eclair*... Mon futur opérateur, M. Maurice Velle, m'aide à choisir mes décors et essaie de calmer mon trac en me disant : « Bientôt, tous les gens de lettres devront savoir narrer un récit aussi aisément sur l'écran, avec de la lumière, des décors, des personnages, que sur le papier avec une plume et de l'encre... Félicitez-vous d'ouvrir la liste... » Et je pensais : « Oui, mais si j'ouvre cette liste en produisant un *navet* ?... »

Le lendemain après-midi, j'engageais mes interprètes... Ah ! quand aurons-nous un assez grand nombre d'acteurs et actrices spécialistes du cinéma, pensant cinéma, jouant cinéma, n'envisageant qu'une carrière de cinéma !... Car, à quelques magnifiques exceptions près, les gens de théâtre sont, à l'écran, monotone et conventionnels ; avec eux, on photographie non pas de la vie, mais des scènes de théâtre ; dans leurs préoccupations personnelles, ils font toujours passer le film après la pièce... La veille, ils ont joué et ils se sont couchés tard ; leur esprit est las et leur visage fatigué ; ils répètent une nouvelle pièce cet après-midi et ont hâte de s'en aller... Pourvu qu'ils puissent reprendre le train de midi vingt !... Beaucoup plus agréables sont les artistes de music-hall. Ils viennent au studio pour travailler ; ils donnent au metteur en scène le maximum de leur effort et ils n'en sont pas à dix minutes près. La conscience, le dévouement des artistes de cirque sont aussi très appréciables ; ils agissent toujours avec une dignité et une conscience de sportsmen. J'eus la chance, pour ce premier film,

de trouver libres d'excellents interprètes. Et, le surlendemain, je tournais. Et comme, sur le papier, j'avais prévu jusqu'aux plus minimes détails, cela marcha convenablement... Les spectateurs des cinémas ignorent généralement que nos films sont réalisés, non pas de la première séance à la dernière, à la façon d'une pièce de théâtre, mais décor par décor, et que l'héroïne qui quitte son salon dans un beau mouvement de désespoir pour aller se suicider dans sa chambre à coucher ne réalisera ce tragique projet que dans plusieurs semaines, lorsque le décor de cette chambre à coucher aura été planté et qu'elle devra alors, non seulement retrouver son émotion, son

« mouvement », mais avoir mêmes vêtements et, ce qui est plus difficile, même coiffure à une bouclette près, et mêmes bijoux, mais pas un de plus et posés semblablement sous peine d'effets comiques. Le public s'étonne quand il apprend cela, et il n'a pas tort !... Lorsque des scènes d'une action tendue évoluent en plusieurs décors, il vaudrait infiniment mieux que ces décors fussent tous posés et que l'on tournât ces scènes dans leur ordre normal. C'est ce que j'ai pu faire dans mon second film, *La Villa Bleue*, qui y a beaucoup gagné.

Mais revenons à *Sept de Pique*. Quand toutes les prises de vues furent terminées, il restait à « monter » le film. Et mon opérateur travaillait avec

Henri Roussel pour cette magnifique *Ame du Bronze*. J'eus donc, moi qui n'avais jamais ni monté, ni vu monter, à accomplir *tout seul* cette besogne si délicate et qui requiert des spécialistes... Une fois de plus on m'avait jeté à l'eau pour m'apprendre à nager !... Je barbotai bien quelque peu, mais je finis par m'en tirer. Et ce fut mon meilleur entraînement à l'art cinématographique. Je pense même qu'il est impossible d'imaginer de bons scénarios et de les découper avec originalité — le découpage est le style d'un scénario — si



M. LAGRENÉE
dans « *Sept de Pique* »
FILM ÉCLAIR

l'on n'a pas mis en scène et, surtout, si l'on n'a pas monté *soi-même* quelques films...

Après *La Villa Bleue*, ce fut *Protée intervient*, une bande d'aventures tournées à Marseille dans les plus mauvaises conditions et qui fut massacrée par la censure au point d'en devenir incompréhensible. Car les « autorités supérieures », si j'ose ainsi dire, ne réservent aux cinégraphistes français que les pires brimades, impôts, coupures, suppressions, etc. ; et il n'y a

pas d'exemple qu'on ait détruit un art et une industrie avec une aussi implacable férocité. Nous ne pouvons en appeler qu'au public. Si, par exemple, les lecteurs de *Cinémagazine* veulent bien, lors des élections municipales et législatives, refuser leurs voix aux candidats cinéphobes, l'accorder aux autres, et annoncer dès à présent, et avec bruit, cette intention, le Parlement changera vite d'attitude !...

J.-JOSEPH-RENAUD.

LE COIN DU BÊCHEUR

Madame se meurt ! Madame est morte

La cinématographie française, comme Madame, « est bien malade ». « Il lui faut le médecin... » et des remèdes idoines, clament à qui mieux mieux courriéristes, revuistes, journalistes, économistes, ironistes et un tas d'autres types, qui, tous, figurent sur une liste de gens à qualificatifs en « iste »

Cette semaine a vu déferler en véritable vague d'assaut des gaillards décidés à reprendre à l'étranger la « cote d'amour », la « 304 » où la cinématographie française, sans réserves copieuses, presque sans chefs, languissait exposée aux pires dangers d'anéantissement et aux tentations de défaillance.

Et ces animateurs, ces remueurs d'idées et d'hommes ont poussé leurs cris d'alarme qui sont des actes de foi agissante. C'est Gaston Ch. Richard, c'est Delac, l'ancien directeur du « Film d'Art » qui, après avoir diagnostiqué le mal, préconisent une cure de bon sens et d'esprit... surtout pratique pour sauver le cinéma français, gravement touché par la maladie n° 9, accompagnée de fièvre fiscale à 40... pour cent.

C'est Messac, qui dans une « note parisienne » rédige un véritable manifeste à la Joachim du Bellay et une ordonnance radicale à la Cyrano : « Donc, notre cinéma ne va pas fort depuis

quelque temps. Il y a le fisc qui écrase les exploitants, qui confisque jusqu'à 35 pour 100 des recettes. Il y a la censure qui est tracassière. Et il y a surtout la concurrence yankee, etc., etc... Mais il y a autre chose aussi, autre chose dont les créateurs et les éditeurs français négligent de parler. Il y a la désolante, l'affligeante médiocrité d'un trop grand nombre de films de chez nous. »

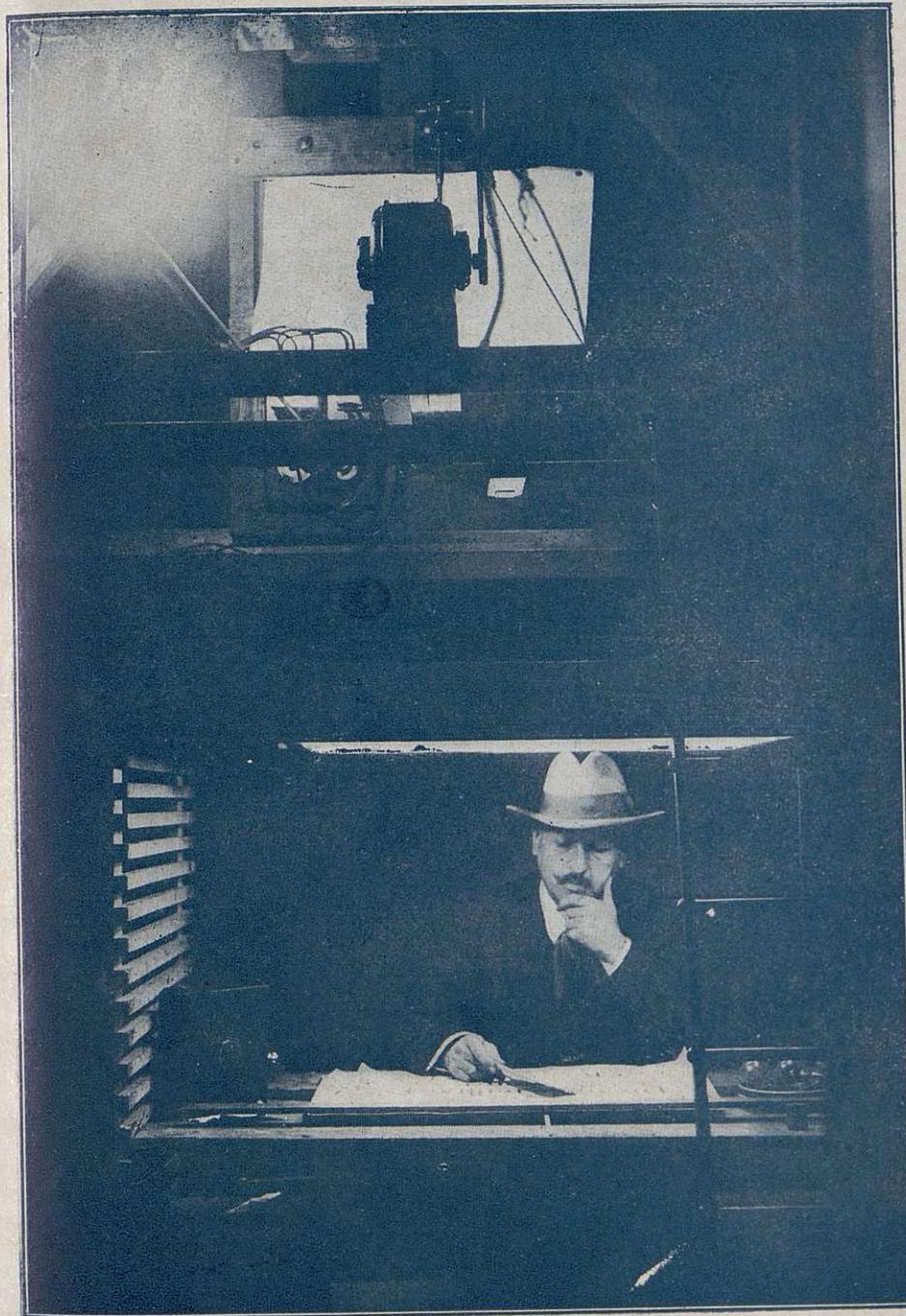
Voilà strictement la vérité et l'on doit la vérité à une mourante, quand on sait celle-ci capable de réagir et d'accepter le remède guérisseur, indiqué par des hommes de l'art.

Trop longtemps, la santé de la ciné française a été confiée à des bonisseurs, à des charlatans, à des rebouteux et à des sorciers, qui l'ont traitée avec la plus grossière désinvolture et l'empirisme le plus ignorant.

Eloignez-nous au plus tôt ces Purgons et ces Diafoirus, ces trop vagues officiers de santé ; appelez au chevet de la malade des praticiens de classe, des artistes, non des cabotins, des littérateurs, non des rédacteurs de prospectus et, demain, le film français, qui compte déjà une pléiade d'excellents ouvriers, étonnera le monde par sa perfection, faite de grâce, de force, d'esprit et de mesure.

A. MARTEL

LIRE dans nos prochains numéros, les articles de MM. A. ANTOINE, Arthur BERNÉDE, J. L. CROZE, Guillaume DANVERS, Pierre DESCLAUX, Lucien DOUBLON, Charles FOLEY, Louis FOREST, Hugues LE ROUX, Maurice DE MARSAN, A. MARTEL, Léon MOUSSINAC, Marcel NADAUD, ORCINO, Marcel PRÉVOST, de l'Académie française, Daniel RICHE, Jean RICHPIN, de l'Académie française, J.-H. ROSNY aîné, de l'Académie Goncourt, Guy DE TÉRAMOND, E. VUILLERMOZ, etc...



Un certain nombre de nos lecteurs nous ont demandé comment s'effectue la prise de vue des dessins animés. Pour répondre à leur curiosité, nous reproduisons ci-dessus l'appareil Pathé avec, au premier plan, le dessinateur O'Galop.

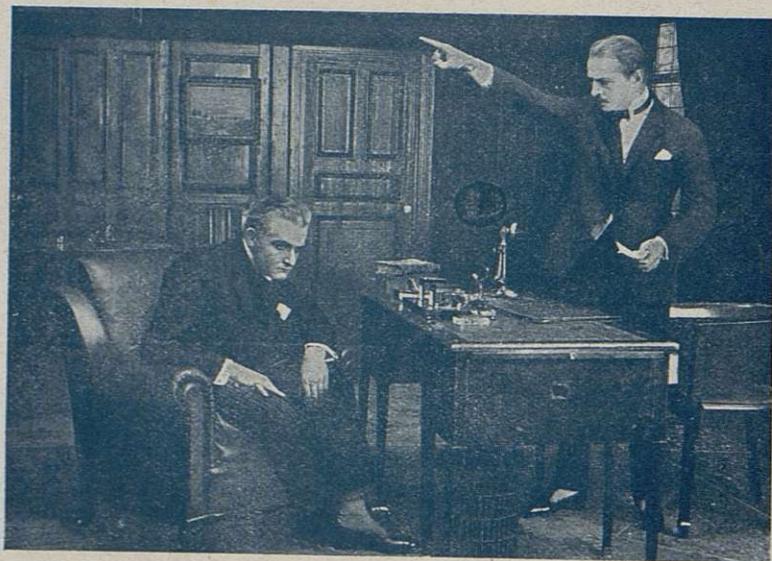
INÉ-LOCATION
ECLIPSE

LE TALION

que la Société des Films ECLIPSE

éditera le 1^{er} AVRIL

est un film éminemment dramatique, parce que sobre,
vraisemblable et humain



LE TALION

Drame de M. Pierre MAUDRU

Mise en scène de M. Charles MAUDRU

est interprété par

M^{lle} EXIANE - Gaston JACQUET
et Georges LANNES

Production : MAURICE DE MARSAN



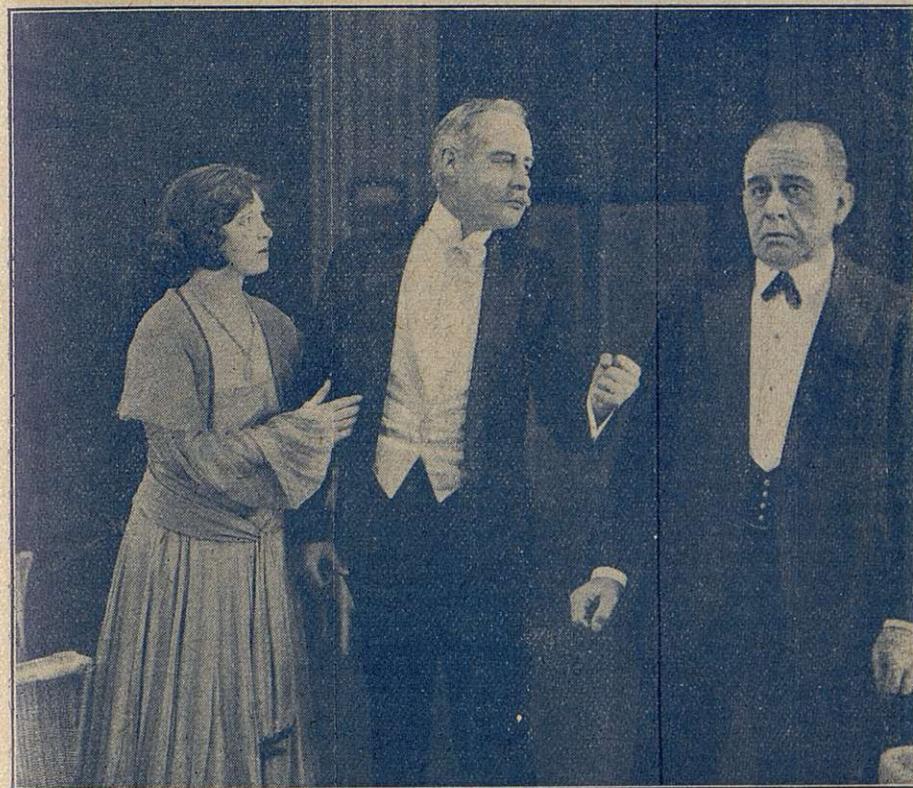
LE GRAND JEU

Une lueur de satisfaction passa sur le visage de Ralph. Une voix claire et joyeuse lui répondait. Maud elle-même était au bout du fil.

Depuis quelques minutes elle avait regagné son appartement, calmant son père qui avait été inquiet de ne pas la rencontrer, lorsqu'il était retourné chez lui.

Tout était arrangé à l'usine. Les meneurs avaient eu le dessous. M. Morton avait parlé, lui-même, à ses ouvriers. Il leur avait fait comprendre qu'ils n'auraient rien à gagner à une grève. Sa fortune était faite. Il fermerait ses éta-

— Ma chère enfant, lui dit M. Morton, puisque me voilà libre du côté de mes affaires, j'estime urgent de nous éloigner d'ici... Nous ne risquons plus que des ennuis dans ces parages... j'ai besoin de tranquillité et de paix... et toi aussi... Ces craintes perpétuelles... ces émotions nous rendront malades... cette existence n'est plus tenable... j'ai donc pensé à t'emmenner villégiaturer un mois à Palm-Beach... c'est la saison... nous y retrouverons la plupart de nos amis de New-York... tu t'y distrairas et tu oublieras les vilains moments que tu as vécus ces temps-ci.



CLICHÉ PATHÉ

— Je vous prie de vous retirer, Monsieur, en vous engageant à ne plus vous trouver jamais sur ma route

(Voir page 58)

blissements et le lock-out serait désastreux pour les travailleurs qui resteraient sans emploi. En revanche, il leur avait libéralement accordé les augmentations dont ils avaient besoin. Le travail avait continué.

Dès lors, l'industriel n'avait plus aucune raison de prolonger son séjour à Gold Mountain et se réjouissait de brûler la politesse aux misérables qui rôdaient autour de sa fille et de lui.

Celle-ci fut sur le point de lui raconter les étranges péripéties de sa journée, mais, le sachant très tourmenté à cause d'elle, pour ne pas l'alarmer davantage, elle remit à plus tard son pénible récit.

— Volontiers, père, j'adore le bord de la mer... quand partons-nous ?...

— Ce soir même, Maud, si tu n'y vois aucun inconvénient... je vais télégraphier au Royal-Hôtel qu'on nous garde un appartement.

— Le plus tôt, en effet, sera le mieux... je serai prête...

Il y avait dans l'approbation si empressée de la jeune fille un motif de plus qu'elle ne disait point à l'industriel.

Comme, quelques instants plus tôt, elle passait devant le bureau de l'hôtel, le portier lui avait donné une lettre qu'on venait de lui confier, en insistant sur son urgence.

Elle avait ouvert distraitemment l'enveloppe, jetant sur son contenu un rapide coup d'œil. Mais, soudain, en lisant, elle pâlit.

C'était le billet écrit par Betty et que le « Rat » avait fait porter, avec un pourboire de cinq dollars, par un paysan qu'il avait rencontré sur sa route.

Voici ce qu'il contenait :

« Mademoiselle,

Des ouvriers congédiés ont résolu de tuer M. Morton. Insistez pour qu'il quitte Gold Mountain par le premier train. Il y va de sa vie. »

“ UN AMI.”

Betty ignorait la grève qui menaçait l'usine. Mais, par un singulier hasard, tout cela coïncidait admirablement. Aussi, Maud ne douta-t-elle point de la véracité de ce message. Seulement, elle ne jugea point à propos d'en parler à son père, déjà si nerveux et si impressionné par les derniers événements. D'ailleurs, n'avait-il pas décidé de partir le soir même ?

Sans cette menace suspendue sur sa tête, elle lui eût demandé de rester jusqu'à ce qu'elle eût eu des nouvelles de Ralph. Elle était anxieuse de le savoir à l'abri et en sûreté. Prise entre son amour filial et sa reconnaissance pour l'homme qui l'avait sauvée, elle eût hésité à l'abandonner, si son témoignage auprès du shériff avait pu lui être utile.

Elle essayait de se rassurer en se convaincant que Ralph avait réussi à s'échapper et qu'il était libre maintenant.

C'était à cet instant que la sonnerie du téléphone avait retenti. Décrochant le récepteur, elle avait reconnu avec une joie profonde sa voix.

— Vous ! s'écria-t-elle. Ah ! mon cher ami, quel bonheur pour moi de vous entendre !... Je tremblais qu'il ne vous fût arrivé malheur !... Je commençais à me tourmenter, vraiment !...

— Vous êtes trop bonne, miss Morton, répondit-il, très touché de son ton affectueux. Je me suis enfui, non sans mal, toutefois... Je vous conterai tout cela... Mais vous ? Ne vous ressentez-vous plus de vos angoisses et de vos fatigues ?

— Merci... je suis à bon port... Seulement mon père a décidé que nous partirions, ce soir, pour Palm-Beach, et je vous avoue que je quitterai cet endroit sans regret !...

— Vous partez pour Palm-Beach ce soir ? répéta-t-il, tout déçu... Ne vous verrai-je pas auparavant ?... Je suis si désolé de votre départ...

— Je vous attends avec plaisir...
— Je saute à cheval, alors... et je galope jusqu'à l'hôtel...

— A tout à l'heure !...
Il raccrocha l'appareil et se leva ; mais, se retournant, il poussa un cri de stupéfaction.

Fait-ce possible ?
Maud, avec laquelle il venait de parler à l'autre bout du fil, était devant lui.

— Vous ! s'exclama-t-il, passant la main sur son front, cherchant à comprendre...

Ce n'était point miss Morton. C'était Betty. La fatalité avait conduit tout droit le jeune homme dans le cottage de l'aventurier.

En rentrant chez elle, Betty avait trouvé, non sans inquiétude, un inconnu en train de téléphoner. Le voyant de dos, elle ne l'avait point reconnu tout d'abord.

Furieuse de ce sans-gêne, elle se préparait à l'invectiver violemment, lorsqu'il avait fait volte-face, et, à son cri, elle avait répondu par la même exclamation :

— Vous, ici !...

Alors, brusquement, une lueur avait flambé dans le cerveau de Ralph. La femme qu'il avait devant lui ne pouvait être Maud.

Dans ce cas, c'était l'autre !
L'autre !... Celle qu'il poursuivait avec un acharnement si inutile !... L'autre qui lui glissait entre les doigts chaque fois qu'il croyait la saisir et dont il avait cependant si besoin.

— Je vous retrouve donc ! lui cria-t-il. Et, cette fois, il faudra bien que vous m'appreniez qui vous êtes !...

Mais, comme il faisait mine de s'avancer vers elle, décidé à la forcer à parler de gré ou de force, un nouveau personnage intervint.

C'était Jim qui, revenu à son tour, et s'étant glissé sans bruit derrière lui, posait tout à coup, le canon de son revolver sur sa tempe, et lui ordonnait :

— Haut les mains !...

Et tandis que Ralph obéissait machinalement :

— Chacun son tour, camarade, ricana-t-il... Vous avez voulu vous débarrasser de moi en me précipitant dans un ravin ?... A cette heure, c'est moi qui vous tiens !... Et l'instant est venu de régler nos comptes !... Vous ne perdrez pas pour attendre !...

— C'est bien ! répondit avec sang-froid Ralph se remettant de sa surprise de voir surgir soudain devant lui l'homme qu'il croyait mort. Je me rends !...

Il se laissa tomber dans un fauteuil, d'un air résigné, pour lui marquer qu'il n'entendait opposer aucune résistance.

— A la bonne heure ! approuva Jim, les yeux luisants de vengeance...

Mais, le sentant en son pouvoir, il commit l'imprudencé d'abaïsser son arme.

Il semblait que Ralph guettât ce moment. D'un mouvement brusque, il étendit ses deux jambes. D'un coup de pied, il fit tomber le browning des mains de son adversaire, d'un autre, il bascula le fauteuil qui alla frapper Jim au genou, l'empêchant de bondir sur lui.

Alors, profitant de l'instant de surprise que causa ce double incident, il se précipita vers la porte, courut vers son cheval, sauta en selle et prit le large sous les yeux écarquillés des deux complices, stupéfaits d'une semblable audace.

— Damnation ! gronda Jim, ramassant son revolver inutile, d'un geste de mauvaise humeur, j'aurais mieux fait de l'abattre tout de suite...

II. — La confrontation.

Si Betty éprouvait la même colère que Jim d'avoir vu Ralph leur échapper, elle était cependant satisfaite de ce qu'elle venait d'apprendre.

Renseignement doublement précieux, acquis dans la conversation téléphonique à laquelle elle avait assisté, et qui lui assurait la réussite de son plan, selon toutes ses prévisions !

Troublée par sa lettre, miss Morton se hâtait de quitter Gold Mountain d'abord, et ensuite se rendait à Palm-Beach où il lui serait aisé de la retrouver.

Maintenant, elle pouvait aller chez le shériff en toute sécurité, tandis que la jeune fille roulerait vers la Floride, et se substituer à elle, sans avoir à craindre que sa supercherie fût éventée.

Elle avait bien travaillé et pouvait être contente d'elle. Il n'y avait qu'une ombre à ce tableau : Ralph était libre !... Mais qu'importait, si Blake pouvait l'être également ?

Et comme, continuant à tendre le poing vers l'endroit par lequel son adversaire avait disparu, Jim mâchonnait avec rage :

— Elle est raide, celle-là ! Le fieffé coquin !... La canaille !... Il nous a encore échappé !

Elle lui répondit, en souriant malicieusement :

— T'en fais pas, petit !... Ça va bien !... On les a !...

— Que voulez-vous dire ?... Je ne vois pas qu'il y ait lieu de s'égayer !...

— Que, demain matin, Fred sera libre !... Que probablement, demain aussi, nous roulerons tous vers la Floride... Un pays charmant, Jim !...

— La Floride ?... Vous en avez de bonnes !... Elle continua le plus gracieusement du monde, sans paraître remarquer la mauvaise humeur de son compagnon :

— C'est la belle saison pour y aller... En ce moment Palm-Beach doit être délicieux... Vous ne connaissez pas non plus Palm-Beach ?...

— Non !...

— N'importe !... Vous y prendrez des bains de mer... Ce sera excellent pour votre santé... Ça vous va ?...

Ne comprenant rien à cette gaieté intempes-tive, Jim, peu enclin à la plaisanterie en cette occurrence, grogna :

— Ça me va, si ça vous va !... Et si le patron est en liberté... Vous êtes sûre de ce que vous avancez ?...

— Puisque je vous l'affirme... Voyons, ai-je l'habitude de vous induire en erreur ?...

Ce bel optimisme finit par influencer Jim, qui se dérida :

— Alors, all right ! fit-il. Lâchez pas le cabestan ! comme disait mon grand-père, qui servait dans la marine, avant de finir, en qualité de corsaire, sa pauvre vie au bout d'une vergue.

Il jetait, en parlant, sur sa complice, des regards intrigués :

— Mais, en somme, que comptez-vous faire, miss Betty ?... Parlez, voyons... Ne soyez donc pas si mystérieuse...

Elle éclata d'un rire strident, et, tout en allumant une cigarette, répliqua :

— Écoutez, ma vieille... Le shériff se lèvera et dira à Fred : « Monsieur, je suis désolé de ce malentendu... prenez donc la peine de vous en aller, excusez-moi de vous avoir gardé inutilement cette nuit... »

— Ça, murmura Jim interloqué, ce serait épatant...

Le « Rat » arrivait à ce moment.
Mis au courant de ces divers incidents, il partagea l'allégresse générale. Il avait en Betty une confiance absolue.

Et les trois complices passèrent gaiement la soirée dans le morne cottage, tandis que Maud achevait, à l'hôtel, ses malles pour Palm-Beach, et que Ralph se lançait à travers la forêt, n'osant point rentrer à Gold Mountain et décidait de gagner quelque petite station de la ligne transcontinentale où il trouverait un rapide qui le mettrait vite hors de la portée, à la fois, des séides de Blake et des hommes du shériff.

Le lendemain matin, ainsi qu'elle l'avait résolu, Betty se rendit chez le magistrat, vêtue d'un tailleur très simple et affectant l'air modeste et timide d'une jeune fille bien élevée.

Elle savait, quant au reste, qu'elle n'avait rien à craindre, Jim, de faction à la gare de Gold Mountain, avait vu miss Morton et son père prendre le train. Ils étaient déjà loin, maintenant. Le shériff était assis à sa table de travail, l'attendant.

Il était occupé à morigéner son personnel, qui n'était pas parvenu à rattrapper le fugitif.

Il venait de leur donner l'ordre de faire des patrouilles et de battre tout le pays, de façon qu'il ne pût s'échapper. A l'entrée de Betty, il se leva avec empressement.

Il ne se douta aucunement, d'ailleurs, de la substitution, ni que la jeune fille qui se présentait devant lui n'était pas la même que celle à qui il avait donné rendez-vous la veille :

— Je vous remercie d'être exacte ainsi, mademoiselle, lui dit-il en s'avançant aimablement vers elle... Cela me permettra de commencer plus tôt mon enquête...

Et, l'invitant à s'asseoir en face de lui :

— Malheureusement, soupira-t-il, comme, vous le savez, un de mes prisonniers a réussi à s'enfuir... Mes hommes sont à sa poursuite. Ils ne tarderont pas à mettre la main sur lui !...

— Bien, pensa Betty en elle-même, il faudra, en ce cas, hâter ma déposition... Si on me confronte avec ce Gordon, on ne sait pas comment cela pourrait tourner !...

Elle continua tout haut, avec déférence :

— Je vous écoute, monsieur le shériff...

— Nous n'allons donc, pour le moment, nous occuper que de Fred Blake... Vous avez porté hier, contre lui, mademoiselle, une accusation qu'il est de mon devoir d'élucider sans retard. Cet individu, avez-vous dit, vous aurait séquestrée dans le but de vous assassiner ?...

Le « Rat » avait eu soin de tenir Betty au courant des moindres incidents qui s'étaient passés sous l'arbre où Blake espérait faire pendre Ralph.

Elle ne fut donc aucunement étonnée de tout ce qu'elle entendait. Par un sentiment de pru-

dence instinctive, elle hésitait, cependant, à répondre. Il n'y a rien qui soit autant à éviter, pour quelqu'un qui veut déguiser la vérité, qu'une question précise.

Le magistrat ne pouvait être sans remarquer l'embarras soudain de son interlocutrice, mais l'attribua à une toute autre cause.

— Vous me semblez moins affirmative, mademoiselle ? fit-il

Il lui tendait, sans le savoir, la planche du salut de Blake.

— En effet ! répondit-elle alors. J'ai réfléchi à cela toute la nuit... Monsieur le shériff, il faut que je vous avoue qu'un doute m'est venu... J'étais si bouleversée que j'ai pu me tromper... Cet homme-là est-il bien celui dont j'ai eu à me plaindre ?... C'est une grave responsabilité que j'encourrais, en mon âme et conscience, si je commettais involontairement une erreur !...

— Mademoiselle, je m'incline devant vos scrupules... Pour vous tranquilliser, voulez-vous que je le fasse amener ici ?

— Monsieur le shériff, je crois, en effet, que cela vaudrait mieux... En le voyant, il me semble que je serais vite fixée...

— Rien de plus facile !

Le magistrat se leva, alla à la porte, et l'ouvrant, appela un de ses agents :

— Qu'on me cherche le prisonnier ! ordonna-t-il... Et surtout qu'on veille bien à ce qu'il ne se sauve pas comme l'autre !...

La partie se jouait. Jusqu'à présent, elle avait les atouts entre les mains.

Mais si, par malheur, en l'apercevant, Blake poussait un cri, prononçait un nom, tout risquait d'être compromis.

Elle fit un effort sur elle-même, domina ses nerfs.

La minute d'après, Fred, pâle et les traits tirés, beaucoup plus impressionné qu'il ne le laissait paraître, franchissait le seuil de la pièce.

Le visage de Betty, qui tournait le dos à la fenêtre, demeurait dans l'ombre. Il ne distingua pas immédiatement ses traits.

Il la prit, tout d'abord, pour miss Morton.

N'était-ce pas elle qui devait se trouver là ?

— Cristi ! je suis flambé ! murmura-t-il en lui-même... Elle va m'accuser... Je ne m'en tirerai jamais !...

Mais, à cet instant, comme il levait les yeux vers elle, Betty lui fit un rapide petit signe du coin de l'œil. Alors il comprit. Sa complice avait eu l'audacieuse intelligence de se substituer à son sosie. Il retint avec peine une exclamation de joie. Il était sauvé !

Il la retrouva immédiatement tout son calme, et attendit.

— Mademoiselle, fit le magistrat, regardez bien cet individu et dites-moi si vous le reconnaissez...

Elle feignit de l'examiner longuement, afin d'être bien certaine de ne pas se tromper.

— Mademoiselle, supplia Blake, jouant admirablement son rôle, au nom du Ciel, rappelez bien vos souvenirs... L'accusation que vous

avez portée contre moi est tellement grave que je désire qu'il n'en subsiste rien !...

Alors, la jeune femme prononça lentement :

— Monsieur le shériff, plus j'examine cette personne et moins, en effet, je la reconnais... C'est la première fois que je me trouve en sa présence... Mon ravisseur était plus grand et avait les traits plus forts... J'en suis absolument sûre, maintenant...

— Vous le voyez ! s'écria Blake triomphant...

— En ce cas, continua le magistrat, vous ne maintenez pas votre plainte contre lui, mademoiselle ?

— Dieu m'en garde !... et je me fais un devoir, au contraire, de m'excuser auprès de ce monsieur, car je suis au désespoir de lui avoir causé tant d'ennuis...

Blake s'inclina cérémonieusement devant sa complice :

— Je vous remercie, miss Morton, lui dit-il. Je ne doutais point de votre loyauté... et je vous pardonne très volontiers mes quelques heures d'emprisonnement, puisqu'elles ont servi à établir mon innocence !...

Que pouvait faire le magistrat, sinon donner l'ordre de relâcher immédiatement cet homme contre lequel ne subsistait plus aucune accusation ?

— Vous êtes libre, monsieur, dit-il...

DEUXIÈME PARTIE

Aux prises avec la Justice

III. — L'autre prisonnier.

Tandis que Blake, après avoir salué une dernière fois le magistrat et la jeune femme dont la déclaration lui valait la liberté, se hâtait de se retirer, Betty se levait à son tour, pour prendre congé.

Mais le shériff, d'un geste aimable, l'invita à se rasseoir :

— La confrontation est terminée, lui dit-il. Mais vous m'obligeriez fort, mademoiselle, en demeurant quelques instants encore ici... Cela m'éviterait de vous déranger un autre jour... Si mon enquête est terminée sur l'un des prisonniers, elle n'est point commencée au sujet du deuxième et vous pourriez, peut-être, m'apporter quelques renseignements intéressants !...

Betty eût préféré s'en aller immédiatement.

Tout s'était bien passé jusqu'à présent. Il ne fallait pas risquer que quelque incident imprévu vint soudain bouleverser l'adroit échafaudage. Mais il lui était également impossible de ne point accéder au désir exprimé par le magistrat.

— Monsieur le shériff, répondit-elle, en s'efforçant de sourire, je suis toute à votre disposition.

— Il m'a semblé, reprit alors celui-ci, que vous connaissiez l'individu qui est, pour le moment, en fuite, et dont mes hommes ne tarderont

certainement pas à s'emparer, d'un instant à l'autre ?...

— Moi, le connaître ? s'écria la jeune femme, feignant le plus vif étonnement... Qui vous fait supposer cela, monsieur le shériff ?...

— N'avez-vous pas porté sur lui une grave accusation ?

— Excusez-moi... mais, ne vous trompez-vous pas ?... Veuillez, en tout cas, me la rappeler, repartit Betty, qui se tenait prudemment sur ses gardes...

— Après tout, murmura le magistrat, essayant de rassembler ses souvenirs, ce n'est peut-être pas vous... J'ai oublié, moi aussi... Ce dont je suis certain, c'est que quelqu'un a affirmé que cet homme était recherché par la police de New-York ?... Avez-vous entendu parler de cela ?...

Betty se hâta de saisir la perche qui lui était inconsciemment tendue.

Le hasard faisait royalement les choses.

N'allait-il pas lui permettre, après avoir obtenu la libération de Blake, de charger son adversaire de façon à s'en débarrasser pour toujours ?

L'occasion était trop belle pour qu'elle n'en profitât pas !

— En effet ! répondit-elle... Ralph Gordon s'est rendu coupable du meurtre d'un de ses amis, Georges Harding... Il est parvenu à s'enfuir, et depuis il est sous un mandat d'arrêt... Voilà tout ce que je sais sur lui...

— Le renseignement m'est précieux, mademoiselle... Je vais téléphoner à New-York et demander qu'on m'envoie un détective pour le remettre à la police quand on se sera emparé de lui...

Betty était anxieuse de ne pas prolonger davantage cet entretien. Elle se leva.

— Vous me permettez, maintenant, de me retirer, monsieur le shériff ?...

— Parfaitement, mademoiselle...

— D'ailleurs, ajouta-telle, tandis qu'il la reconduisait avec déférence, je me tiens à votre entière disposition... Je demeure avec mon père, M. Morton, au Grand-Hôtel de Gold Mountain... Et, en elle-même, elle ajouta :

— Tu pourras toujours courir après moi pour m'y trouver, vieil imbécile...

Ils étaient arrivés à la porte. Il s'inclina devant elle, et elle sortit en le saluant une dernière fois. Elle reprit le chemin du cottage, le cœur débordant d'orgueil. Elle avait conscience de son intelligence et de sa roublardise. Elle se sentait très forte et capable d'en berner bien d'autres que le shériff...

Elle avait rudement travaillé. Grâce à elle, Blake était sauvé, et Ralph perdu. Elle avait réussi au delà de toute espérance.

Elle pouvait être satisfaite de sa besogne. Tout en marchant, pour donner libre cours à sa joie, elle chantonnait un refrain de music-hall, quand un léger sifflement l'interrompit brusquement. Elle tressaillit à ce signal connu, et stoppa. C'était Blacke qui s'approchait.

— Je t'attendais, dit-il, la figure épanouie. Bravo, ma belle !... Tu m'as tiré d'un sale guépier... Tu as tout machiné de main de maître...

Tu as chiquement secouru ton vieux Fred... Il l'embrassa, l'attirant à lui, avec une douceur inaccoutumée.

— Et tu voudrais ne pas essayer de jouer la partie qui nous rapportera des millions et des millions ?... Allons, reprit-il avec enthousiasme, l'expérience est concluante !... En avant, *Le Grand Jeu* !... Betty, tu vas devenir miss Morton...

Son visage s'assombrit soudain, et frappant du pied :

— Ah, s'il n'y avait pas sur notre chemin ce damné Gordon !...

— Gordon ! s'écria-telle en riant aux éclats, le brave type ne sera guère à craindre d'ici quelque temps...

— Que veux-tu dire ?

— Et quand elle le lui eut expliqué.

— De mieux en mieux ! approuva-t-il... en jetant sur sa compagne des regards admiratifs... Quelle veine !... à présent, nous avons en mains tous les atouts pour réussir... Atout, ratatout et passe mon singe !... Demain, nous serons dans le rapide de Palm-Beach, nous aussi !...

Et ils continuèrent leur route vers le cottage où les attendaient impatiemment leurs deux complices...

Betty n'avait point quitté depuis une heure le shériff, que des cavaliers arrivaient au galop à la demeure de celui-ci.

Ils amenaient avec eux un homme solidement garrotté. C'était Ralph.

En cherchant à travers la forêt pour aller rejoindre une station de chemin de fer, ainsi qu'il l'avait résolu, le pauvre garçon était tombé dans une des patrouilles envoyées à sa poursuite.

En vain, avait-il essayé de s'enfuir.

Son cheval, fatigué par ses longues courses, avait buté contre une pierre et, si bon cavalier qu'il fût, il n'avait pu le retenir.

Il avait roulé avec lui sur le sol.

En un instant, les policiers, bondissant sur lui, lui avaient passé les menottes, et l'emmenaient avec eux.

— Ah ! s'écria le magistrat, avec une satisfaction ironique, en l'apercevant, on vous a donc repris, monsieur ?... Vous vous imaginiez que l'on échappe aussi facilement à la justice de son pays !... C'est un tort, cependant !... Il faut régler ses comptes avec elle...

— De quoi suis-je accusé ? interrompit avec résignation le jeune homme.

— Vous le savez !... du meurtre d'un de vos amis... Vous vous appelez bien Ralph Gordon ?...

— C'est mon nom, en effet... mais, reprit-il avec force, je ne suis pas coupable... et je le prouverai !...

— Je le souhaite pour vous, monsieur... mais ce n'est pas à moi de m'en faire juge... Mon devoir consiste simplement à vous garder pour vous remettre entre les mains de la police de New-York qui vous recherche !...

Ralph baissa la tête. Que pouvait-il répondre ? Le shériff était bien renseigné, sans doute par Blake. Il ne pouvait pas même invoquer le témoi-

gnage de miss Morton. Elle roulait en ce moment vers Palm-Beach. Tout était contre lui.

— C'est bien ! dit-il simplement...

— A la bonne heure !... vous êtes raisonnable... Nous allons vous offrir l'hospitalité jusqu'à l'arrivée du détective envoyé de New-York... Mais ne cherchez plus à vous évader ! ajouta-t-il d'un ton menaçant... C'est un conseil que vous ferez bien de suivre !...

Et il donna à ses hommes quelques ordres qui rendaient impossible toute nouvelle fuite de son prisonnier.

— Cette fois, je suis flambé ! murmura Ralph, quand se fut refermée sur lui la porte de la cellule où on l'avait conduit... On me surveille étroitement !... Il faudrait un miracle pour me sortir de cette aventure... Un miracle ? reprit-il aussitôt... non !... Un peu de chance seulement... Attendons patiemment, et espérons malgré tout !

Le lendemain, un agent de la police new-yorkaise venait, en effet, le chercher. Il lui passa les menottes et, le tenant solidement, le fit monter dans le train avec lui.

Pour être sûr qu'il ne s'échapperait point, le détective avait passé à son poignet droit la corde d'acier de la menotte qui enserrait le poignet gauche de Ralph. Les deux hommes étaient liés ensemble. De cette façon, toute tentative d'évasion était rendue impossible par cette dernière précaution.

Pour gagner la confiance de son gardien, le jeune homme affectait la plus entière soumission,

puis il appuya la tête contre la paroi du wagon et feignit de s'endormir.

Bientôt, bercé par la trépidation du train, son compagnon ferma les yeux, et le sommeil le gagna. Ils étaient seuls. C'était le moment d'agir.

Ralph glissa avec précaution sa main droite demeurée libre dans la poche du gilet de l'agent, en tira une petite clef : c'était celle du cadenas de la menotte.

Une seconde plus tard, le tour était joué. Il se leva doucement et s'enfuit.

Malheureusement, à cet instant, un sursaut réveilla le détective. Il s'aperçut aussitôt de la disparition de son prisonnier.

— Damné coquin ! rugit-il...

Et il se précipita à sa poursuite dans le couloir.

Ralph avait gagné la plateforme. Il vit l'autre lancé à ses trousses, donnant l'alarme parmi les voyageurs.

Une sueur froide lui perla sur le front ; n'avait-il réussi cette hardie tentative d'évasion que pour être aussitôt repris ?

Le train s'engageait sur un pont jeté au-dessus d'un ravin profond.

Le fugitif ne perdit pas son sang-froid.

Il repoussa violemment la porte de la plateforme sur le policier qui étendait déjà les mains pour le saisir ; puis, profitant de cette seconde de surprise, sautant d'un bond formidable par-dessus le tablier de fer, il s'élança dans le ravin, sous ses yeux stupéfaits d'une pareille audace...

CINQUIÈME ÉPISODE

Le Narcotique

PREMIÈRE PARTIE

Archibald reparait

I. — Le « Royal-Hôtel »

C'est un fort agréable séjour maritime que Palm-Beach, petite station balnéaire sur la côte de Floride, presque étroite et baignée, sur trois de ses faces, par les flots de l'Océan, qui se trouve à l'abri de ces températures rudes caractérisant les Etats limitrophes, la Géorgie où les orangiers gélent en plein air, l'hiver, et l'Alabama où les cotonniers sont fréquemment tués par la froidure des nuits glacées.

Les Américains, que ne séduit point une cure sous les forêts de Catskills ou des Adirondaks, l'ont mise à la mode.

Elle ne ressemble en rien aux plages bruyantes de l'Océan, les Long-Island, Coney-Island ou Long Branch, où la jeunesse de New-York va faire de joyeux pique-nique, du samedi au lundi, mêlant le flirt aux cantiques, dans une foire perpétuelle, où, au milieu des gigues échevelées

et des pantomimes burlesques de nègres armés de cornets à pistons et de banjos inlassables, se déchaîne librement toute la gaieté naturelle de ce peuple jeune et sain.

Si les hôtels colossaux, affectionnés par le milliardaire yankee pour le luxe et le confort qu'ils lui dispensent, ont poussé là comme ailleurs, ruches immenses dont les alvéoles abritent les baigneurs par milliers, il s'est élevé également une ville délicieuse, avec ses chalets aux pignons gracieux et aux vérandas couvertes de lierre, dont les jardins sont soigneusement entretenus, les gazons toujours verts, les allées ratisées avec art, et les parterres luxuriants, débordant des plus superbes fleurs du monde entier.

Le plus beau palace au milieu de ce décor féérique, était le Royal-Hôtel, célèbre par ses larges galeries ou « piazzas » qui formaient un gracieux abri contre les rayons trop brûlants des soleils d'été ; ses baies-windows ouvrant sur l'océan, ses salons rutilants d'or et ses salles de restaurant où, dans un fouillis somptueux de verdure, étaient alignées des centaines de petites tables couvertes de fleurs à travers lesquelles se

jouaient les feux de l'électricité des lampes aux abats-jour de soie uniformément rosée.

C'était là que par dépêche, M. Morton avait retenu un appartement.

Il espérait que sa fille, après tant d'émotions, y retrouverait le repos dont ses nerfs avaient tant besoin, certain que ses agresseurs, ignorant où elle était partie, n'iraient point les rejoindre ; Maud, de son côté, était heureuse qu'en quittant Gold Mountain son père se fût mis, de lui-même, à l'abri de l'attentat dont la lettre anonyme qu'elle avait reçue l'avait menacé.

Tout, d'ailleurs, était fait au Royal-Hôtel pour que ses hôtes oubliassent leurs soucis et coulassent des jours agréables, dans une succession de distractions ininterrompues.

Au fond de la gigantesque salle du restaurant, une scène avait été dressée, et, ce soir-là, à la fin du dîner, une troupe de danseuses s'y exhibait.

Après un *french-cancan*, dont l'envolée de jupons blancs par-dessus leur tête déchaîna l'enthousiasme général, une espagnole vint montrer, à son tour, ses talents chorégraphiques.

Vêtue d'une robe de satin jaune, recouverte de dentelles noires, piquée à la taille d'une rose écarlate, sa chevelure d'ébène enfermée dans une fine résille d'or, la jolie fille se trémoussait en déhanchements nerveux et lascifs, scandant du pied chaque *ollé* ! éructé par la gorge.

Mais, tandis que, pris par cette musique colorée et rythmée, les spectateurs applaudissaient vigoureusement, M. Morton crut remarquer un nuage de préoccupation qui assombrissait le visage de sa fille.

— Qu'as-tu donc, ma chérie ? lui demanda-t-il affectueusement...

Elle s'efforça de sourire :

— Mais rien !...

— Si ! insista-t-il... je le vois bien...

— Peut-être notre voyage m'aura-t-il fatiguée ?

Et tout à coup, ne sachant point dissimuler la vérité à son père :

— Voyez-vous, avoua-t-elle, je suis un peu tourmentée au sujet de M. Gordon... je me demande ce qu'il est devenu...

L'industriel la regarda avec surprise :

— Mais, fit-il, ne t'a-t-il point téléphoné lui-même qu'il était libre ?

— Sans doute !... Seulement, reprit-elle, l'air toujours soucieux, il devait venir nous dire adieu et me raconter ce qui lui était arrivé... Pourquoi n'ai-je pas eu la visite qu'il m'avait promise ?... Et je sais qu'il tenait particulièrement à me voir avant notre départ...

— Il ne faut pas t'inquiéter ainsi pour cela, mon enfant, protesta M. Morton pour calmer sa fille dont la physionomie exprimait maintenant une angoisse profonde... Nous avons si précipitamment quitté l'hôtel qu'il est assez naturel qu'il nous ait manqués... Bientôt, j'en suis sûr, nous aurons de ses nouvelles... Tu lui as dit, n'est-ce pas, où nous allions ?...

Ces sages paroles rassurèrent un peu Maud. Son père avait raison. Quel motif sérieux avait-elle de s'alarmer ainsi au sujet de Ralph ?

— Après tout, c'est possible ! répondit-elle

songeuse ; d'ailleurs, j'ignore d'où M. Gordon m'a téléphoné... peut-être était-ce plus loin de Gold Mountain qu'il ne se l'imaginait... Cela s'expliquerait qu'il ne nous ait point rencontrés !...

Sur la scène, une danseuse turque avait succédé à la ballerine espagnole.

S'enroulant d'un long voile de gaze, elle rythmait lentement, sveltes et souple, la danse languoureuse de l'Orient, au son d'une mélodie nasillarde et traînante.

Tandis que Maud, pour détourner de son esprit les tristes pensées qui s'y heurtaient, essayait de s'intéresser au spectacle qui se déroulait sur la scène, un homme, assis au fond de la salle, devant une tasse de café, ne la quittait point du regard.

— Ça, par exemple, avait-il murmuré en riant, quelques instants plus tard, c'est extraordinaire !...

Cet homme au visage glabre, à la physionomie bestiale, aux lèvres sensuelles, n'était autre qu'Archibald Robinson, l'intrépide vieux marcheur.

A la suite de la bataille de Brooklyn, où les poings de Blake l'avaient envoyé rouler tout meurtri sur le sol, il était venu pour quelques semaines à Palm-Beach, sans doute pour se remettre de ses émotions, et se consoler de la perte de ses cinq mille dollars, mais, au demeurant, plutôt parce que c'était la station balnéaire à la mode, et qu'il espérait bien y continuer ses exploits galants, et trouver une revanche à sa déconvenue.

A sa grande surprise, n'avait-il pas vu tout à coup Maud assise en face de son père, à une petite table, dans une délicieuse robe de soie blanche, qui faisait valoir davantage encore cette beauté, ce charme et cette grâce blonde, fraîche et souriante qui, un moment, l'avait affolé, au point de lui faire perdre toute prudence ?

Pas un instant, d'ailleurs, l'idée ne lui était venue que ce ne pouvait être Betty qu'il avait devant les yeux.

Il l'avait trop désirée pour ne la point reconnaître.

— Ah, la mâtine !... gronda-t-il, la vilaine rouée... M'a-t-elle assez roulé en me faisant tomber dans ce sacré piège où son complice m'a dépouillé !... Ils m'ont bien entolé à eux deux !...

Quant à M. Morton, ce vieillard d'une distinction impeccable qui l'accompagnait, il ne doutait pas que ce ne fût quelque amant riche qui l'avait amenée, en partie fine, à Palm-Beach.

— Elle ne manque pas d'aplomb ! continua-t-il à monologuer... Les policemen de New-York la recherchent et elle est tranquillement à dîner dans ce restaurant !... Non ! elle est raide, celle-là !...

Un éclair de joie zigzagua dans son cerveau. Cette fois, il la tenait. Il se vengerait des horions qu'il avait reçus, et des dollars qu'on lui avait volés.

Il n'aurait qu'à se rendre au bureau de l'hôtel et à demander la communication avec le bureau

de police. Dans cinq minutes, un détective viendrait délicatement cueillir la jolie fille sous le nez de son galant compagnon.

Déjà, tout guilleret, il allait se lever pour mettre son projet à exécution, quand, soudain une autre pensée lui était venue.

— Oui, je me vengerai ! murmura-t-il d'un air entendu, mais d'une toute autre façon !...

Et, à l'idée du bon tour qu'il imaginait, une flamme s'alluma dans ses regards, et tout son visage s'éclaira d'une satisfaction intense qui creusa davantage encore les rides de son visage parcheminé.

— Ah ! tu as cru, ma petite, qu'Archibald ne prendrait jamais sa revanche ? grommela-t-il entre ses dents... Mais, tu vas voir ça !... Je t'en réserve une bien bonne, et il faudra que tu acceptes ma proposition, sinon...

Et, tournant narquoisement sa cuillère dans sa tasse pour faire fondre le sucre, l'incorrigible don Juan affecta de s'intéresser à la représentation, non sans guetter de temps en temps celle qu'il prenait pour Betty.

— C'est une gourgandine, mais elle est délicieuse ! appréciait-il... Mon vieux Robinson, tu ne vas pas t'ennuyer, fichtre !...

Tout à coup, un des spectateurs, profitant d'une interruption entre les danses, quitta sa chaise et, tout souriant, s'approcha de l'industriel, la main tendue :

— Bonjour, Morton, lui dit-il, je suis enchanté de vous revoir... Il y a des siècles que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous !... Comment allez-vous ?...

— Très bien, Sinclair, répondit celui-ci en lui rendant vigoureusement son shake-hand... Le hasard fait parfois bien les choses... car je suis, moi aussi, heureux que vous soyez ici !... Par exemple, j'étais loin de m'attendre à vous trouver à Palm-Beach !... Asseyez-vous donc quelques instants à notre table, cher ami, nous pourrions bavarder un peu... Ma fille Maud, ajouta-t-il, en désignant la jeune fille qui s'inclina gracieusement.

Il y avait longtemps que les deux interlocuteurs ne s'étaient rencontrés : la représentation finissait que la conversation continuait toujours.

— Voulez-vous, proposa Sinclair, que nous allions nous promener jusqu'au bout de la jetée ? Miss Morton verra comme il y fait agréable, malgré l'heure tardive...

L'industriel se tourna vers Maud :

— Cela ne te fatiguera pas, ma chérie ? demanda-t-il affectueusement.

— Au contraire, père !... Je vous accompagnerai volontiers !... Je vous demanderai seulement la permission d'aller chercher une mante... J'ai peur qu'il y ait du vent...

II. — Erreur n'est pas compte.

Depuis qu'il avait cru reconnaître en elle Betty, Archibald n'avait pas perdu un seul des mouvements de la jeune fille. Mais c'était en vain qu'il avait essayé d'attirer ses regards. Maud, ne pouvant s'imaginer que les petits

signes discrets d'intelligence de cet individu grossier s'adressaient à elle, n'y avait pas prêté attention.

— Elle affecte d'ignorer qui je suis ! se disait-il... Patience, mon vieux Robinson... Nous nous retrouverons, cette poulette et moi, avant qu'il soit longtemps !...

Quand il la vit se lever tout à coup et sortir de la salle de restaurant, tandis que ses compagnons demeuraient à leur place, le galantin ne douta point que la chance le favorisait singulièrement et que l'occasion se présentait à lui, plus tôt qu'il ne pouvait l'espérer, de mettre son plan à exécution.

Il quitta sa chaise à son tour et s'élança sur la trace de celle qu'il prenait pour Betty.

Elle était pressée, et ne prit pas la peine d'appeler le garçon de l'ascenseur.

Pour gagner du temps, elle grimpa légèrement les marches. Elle habitait d'ailleurs le premier étage de l'hôtel.

Cela permit à Archibald de monter derrière elle, sans perdre ses traces, et de voir dans quelle chambre elle pénétrait.

Alors, il s'arrêta pour souffler un instant ; un sourire méphistophélique contracta son visage ridé. Il tenait la coquine !

Il jeta un coup d'œil rapide derrière lui pour bien s'assurer qu'aucun de ses compagnons, s'étant ravisé, ne l'avait suivie.

Puis, allant à la porte derrière laquelle elle venait de disparaître, il tourna le bouton d'un geste décidé.

Maud avait atteint une cape de satin dans sa garde-robe, et s'apprêtait à sortir, quand elle aperçut le vieillard. Elle demeura interloquée.

— Monsieur ! ne put-elle s'empêcher de s'écrier, s'imaginant tout d'abord qu'il s'était involontairement trompé de chambre.

Mais l'autre déjà, sans s'excuser, avait refermé la porte. Et, s'avançant :

— Un instant, je vous prie, mademoiselle ! ricana-t-il... Nous avons une petite conversation de quelques minutes à avoir ensemble !...

— Mais, monsieur, s'exclama de nouveau Maud, de plus en plus surprise, je ne vous connais pas !...

Il se mit à rire bruyamment :

— Dites plutôt que vous ne voulez pas me reconnaître... C'est plus prudent, en effet. Nous ne sommes plus ici à Brooklyn et votre complice n'est pas dans la pièce voisine, prêt à intervenir pour votre défense !...

Elle le regardait effarée, cherchant quel était ce fou qu'elle voyait pour la première fois et ne comprenant point ce qu'il pouvait bien lui vouloir ; Et, tout à coup, elle eut peur.

Elle avait passé, ces derniers temps, par de si étranges péripéties qu'elle se demandait avec angoisse quelle était cette nouvelle aventure qui lui arrivait.

Elle fit un pas vers la sonnette électrique qui se trouvait au pied du lit pour appeler du secours.

Mais Archibald avait deviné le geste, et s'était jeté devant elle.

— Qu'allez-vous faire ma belle ! s'exclama-

t-il... Quelle imprudence a failli être la vôtre !... On va accourir... et je vais être obligé de vous dénoncer... Songez au scandale qui en résultera... pour vous et pour le monsieur qui vous attend en bas... Non !... Non !... Ne me forcez pas à une pareille extrémité !...

Maud, littéralement ahurie, contemplant son interlocuteur avec des yeux agrandis.

Il n'avait cependant pas l'air bien méchant, malgré son visage vulgaire, ses prunelles luisantes et sa voix rude, et il lui parlait avec une telle conviction qu'elle ne pouvait douter qu'il fût sincère et qu'il n'y avait entre eux qu'un malentendu qu'il importait de dissiper sans retard.

Alors, un peu rassurée, elle voulut essayer de mettre fin à cette scène ridicule.

Il avait suffi, quant au reste, qu'il lui parlât d'un scandale qui pouvait rejaillir sur M. Morton, pour qu'immédiatement la curiosité prit en elle la place de la crainte.

— Voyons, monsieur, dit-elle d'un ton plus calme, me direz-vous ce que signifie toute cette comédie ?... Expliquez-vous, ou plutôt, expliquez-moi, tout au moins, ce qui vous a autorisé à vous introduire dans ma chambre d'une façon aussi cavalière et vous permet de me parler sur ce ton ?

Archibald crut qu'elle commençait à fléchir et qu'il allait pouvoir obtenir tranquillement ce qu'il désirait.

— A la bonne heure ! répondit-il, vous voilà raisonnable, fillette...

Vous savez bien qu'on peut toujours s'arranger avec cette bonne bête de Robinson... et qu'il est moins terrible qu'il n'en a l'air ?... La preuve, mon enfant, c'est qu'il ne demande qu'à vous pardonner... bien que, soupira-t-il amèrement, votre soi-disant père ait la main un peu dure et que, malgré tout, cinq mille dollars soient une somme !...

— Mais, monsieur, protesta Maud avec impatience, n'êtes-vous pas devenu fou ?...

Un dépit, mêlé d'une sourde fureur, crispa le visage d'Archibald.

— Allons, la belle, gronda-t-il, assez de manières !... ça devient stupide, à la fin... Je ne suis pas un homme à me laisser bernier ainsi... Arrivons au but... Est-ce oui, est-ce non ? Nous arrangeons-nous gentiment, ou dois-je appeler la police ?... Ma parole, ajouta-t-il avec humeur,

on dirait que vous êtes difficile sur ce genre de combinaisons... Vous êtes prise, ma petite, exécutez-vous de bon gré !...

Tout en parlant, il s'était avancé, vers la jeune fille, et essayait de la saisir. Maud, en le voyant venir vers elle, s'était reculée et avait gagné le fond de la pièce.

D'abord, Robinson crut que c'était un manège de coquetterie et que la jolie créature ne résistait ainsi que pour avoir l'air de mettre plus de prix à la chute.

— Allons, finissons-en ! fit-il d'une voix rude... nous perdons inutilement notre temps !...

Mais, en voyant son visage congestionné, ses lèvres tremblantes de désir et ses yeux exorbités, la peur de son interlocutrice redoubla encore.

Elle se mit à crier, angoissée :

— Au secours !

— Petite garce ! répartit l'autre rageusement. Veux-tu te taire !... En vérité, on n'est pas bête à ce point !... A quoi cela te sert-il d'ameuter ainsi l'hôtel ?...

Il l'avait prise par les poignets, et s'efforçait de l'attirer à lui.

— Au secours ! répétait Maud, de plus en plus affolée... Père, à moi !

A ce moment, la porte s'ouvrit brusquement, et sur le seuil de la chambre, comme s'il avait entendu cet appel, M. Morton apparut.

Ne comprenant point pourquoi sa fille tardait à descendre, il était monté, lui-même, la chercher. En entendant ses cris,

puis la voyant aux prises avec un inconnu, son sang n'avait fait qu'un tour.

Il se précipita sur Robinson, et, d'un coup de poing vigoureux, l'envoya rouler sur un fauteuil qui, heureusement pour le vieux marcheur, se trouva là à propos pour le recevoir, tandis que Maud se réfugiait en tremblant dans ses bras.

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea l'industriel avec colère... Que s'est-il donc passé ?... Et que te veut cet individu, ma pauvre chérie ?...

— Ah ! père, murmura-t-elle défaillante, vous arrivez à temps pour me débarrasser de ce vieux fou !...

Robinson, cependant, s'était relevé tant bien que mal. Il regardait, avec effarement, le couple en face de lui.

Qu'est-ce que c'était que cet homme venu



CLICHE LATHÉ.

— Halte ! lui cria-t-il... N'allez pas plus loin, Mademoiselle !...

tout à coup au secours de la jeune femme ? Il l'avait pris un instant plus tôt pour quelque riche amant qui l'avait amenée en partie fine à Palm-Beach. Et voilà, maintenant, qu'elle l'appelait son père !

Une idée soudaine zigzagua alors dans son esprit. Est-ce qu'on allait lui recommencer le coup de Brooklyn ? Tenterait-on de le faire chanter de la même façon ?

Mais, cette fois, il était décidé à ne point se laisser faire ; on n'était plus dans un logement d'une maison écartée.

Il n'avait qu'à donner l'alarme dans l'hôtel pour qu'on mit la main au collet des deux mal-fauteurs !

Alors, croisant les bras, il regarda M. Morton d'un air ironique :

— Je regrette beaucoup, dit-il, mais aujourd'hui, je n'ai pas cinq mille dollars sur moi !...

Ce fut au tour de l'industriel de le regarder avec étonnement :

— Qu'est-ce que cet énergumène raconte ? balbutia-t-il.

— En vérité, vous l'ignorerez, ricana Archibald... Voilà qui est comique !... En ce cas, demandez donc à votre compagne comment, avec l'aide d'un gaillard de votre sorte, elle m'a soutiré cette somme ?... Vous n'êtes pas le premier par qui elle se fait aider dans cette délicate opération !...

L'industriel eut l'intuition qu'il s'agissait de quelque grave erreur dont ils étaient victimes tous les trois. Et, retrouvant tout son calme :

— Monsieur, lui dit-il, je suppose que vous devez vous tromper. Je suis M. Morton, le propriétaire des usines de Gold Mountain, et Mademoiselle est ma fille...

Robinson ouvrit des yeux stupéfaits. Est-ce qu'il s'abusait ? Ce n'était pourtant pas possible ! Il reconnaissait bien la jolie femme qu'il avait poursuivie avec tant d'assiduité et qui lui avait tendu le piège dans lequel il était tombé. Pouvaient-on imaginer une pareille ressemblance ? Il se demanda ce qu'il fallait penser de cet imbroglio.

— Cependant, monsieur, protesta-t-il encore...

— Si vous n'êtes pas convaincu, continua sèchement M. Morton, vous pouvez vous informer... Votre bonne foi, d'ailleurs, est la seule excuse que je puisse accepter de votre inqualifiable conduite envers nous !...

Puis, anxieux d'en terminer au plus vite, et de se débarrasser de l'importun, il ajouta sans aménité, en lui montrant la porte d'un geste significatif :

— Je vous prie de vous retirer, monsieur, en vous engageant à ne plus vous trouver jamais sur notre chemin...

Que pouvait faire Archibald ?

Quand même, se refusant à admettre qu'il eût pu se tromper si grossièrement, il eût été convaincu que c'était Betty qu'il avait devant lui, l'attitude énergique et menaçante de M. Morton l'eût engagé à ne pas insister plus longtemps.

Alors, blême de dépit, il s'inclina, balbutiant de vagues regrets du bout des lèvres et, cour-

bant le dos, tout déconcerté, gagna la sortie à reculons, en grommelant :

— Ça, par exemple, c'est trop fort !... Décidément, il n'y a qu'à moi que toutes ces histoires arrivent !...

III. — Le Télégramme

Après avoir faussé compagnie au détective chargé de le conduire à New-York et, avec une belle audace, sauté du train en marche dans la rivière qui coulait sous le pont, Ralph s'y débattait de son mieux.

La lutte était plus rude qu'il ne l'avait pensé. Grossie par de récentes pluies d'orage, le courant était très rapide et le malheureux jeune homme, si bon nageur qu'il fût, était roulé sur les rochers qui affleuraient la surface de l'eau, et abominablement meurtri.

Enfin, après avoir fait des efforts surhumains et cru plus de cent fois qu'il ne s'en tirerait jamais vivant, il réussit à s'accrocher à la rive escarpée et, de là, atteignit péniblement le bord de la rivière.

Puis il tomba sur l'herbe, épuisé et à demi-évanoui. Il était sauvé. Mais, quand il reprit ses sens, sa première pensée fut pour Maud. Il se sentait inquiet. Par ses gardiens, il avait appris que Blake avait été relâché faute de preuves de sa culpabilité.

Blake en liberté !... N'est-ce pas la vie de miss Morton de nouveau menacée ?... Il voudrait prendre sa revanche et, s'il parvenait à découvrir l'endroit où elle s'était réfugiée, le misérable était capable d'aller les rejoindre.

Alors, il conclut qu'il n'avait pas le droit d'hésiter. Il était indispensable qu'il se rendît immédiatement à Palm-Beach pour mettre en garde l'industriel.

— Pas un instant à perdre ! se déclara-t-il à lui-même, en se relevant avec effort. Il ne faudrait pas que ces bandits arrivassent avant moi !...

Ses vêtements avaient séché au soleil. Il remit de l'ordre dans sa toilette, tant bien que mal, afin que l'étrangeté de sa mise n'attirât pas l'attention sur lui. Ceci fait, il décida de nouveau de gagner la station la plus proche pour prendre le train pour la Floride et, tout endolori encore, il se mit en route...

A vrai dire, la réalisation de ce projet était moins aisée qu'il ne l'imaginait au premier abord ; à la réflexion, Ralph entrevoyait déjà toutes sortes de difficultés.

La plus grande, c'était que son signalement pouvait avoir été envoyé partout et qu'il risquait d'être arrêté avant d'être arrivé à bon port.

Comment résoudre ce problème ?

— Un seul moyen, songea-t-il. Me glisser dans le train sans être vu... et m'y cacher... jusqu'à Palm-Beach... quitte à envoyer un chèque à la compagnie pour lui rembourser le prix de mon voyage... Je ne veux pas la voler !

Le remblai du chemin de fer, qu'il apercevait non loin de lui, lui indiquait le chemin qu'il devait prendre. Il n'avait qu'à continuer tout le long de la voie. Soudain il s'arrêta, un peu indécis :

— Il y aurait peut-être une façon... murmura-t-il.

Et complétant sa pensée, il ajouta :

— La ligne fait une courbe prononcée... Le train doit certainement ralentir... Peut-être me serait-il possible de sauter dans le fourgon de queue...

Après réflexion, il secoua négativement la tête.

— Non !... mauvais système... Si un contrôleur me pinçait, il me ferait passer un mauvais quart d'heure.

Il évoqua la scène, la lutte avec l'homme.

S'il n'avait pas le dessus, il dégringolerait sur la voie, au risque de se rompre les os. Son voyage serait interrompu.

— Ce n'est pas cela ! fit-il. Ma première idée était la meilleure... Je vais me rendre à la prochaine gare... Là, je trouverai bien le moyen de me glisser dans un wagon sans être aperçu... A la grâce de Dieu !...

Et il continua sa route, décidé à tenter sa chance.

Tandis que Ralph s'avavançait ainsi avec précaution, le long de la voie, une scène d'un tout autre genre se déroulait dans la villa des environs de Gold Mountain, occupée par les quatre bandits.

Betty était de mauvaise humeur.

Elle se promenait nerveusement de long en large dans la pièce qui servait de salon et des phrases entrecoupées sortaient, avec colère, de ses lèvres.

— Ah ! mais, grondait-elle, j'en ai assez, moi, de cette existence-là !... Si c'est pour m'enfermer dans cette tôle qu'on m'a emmenée ici !... Non !... Mille fois non... Si cela doit continuer, bonsoir à vos poules, je me la tire !...

Blake l'enveloppa de son regard aigu. Il comprit qu'il serait maladroit de chercher, pour le moment, à lui tenir tête. Il ne ferait que l'exaspérer davantage encore. Il fallait essayer de l'adoucir, au contraire, par de bonnes paroles.

— Allons, répondit-il doucement, tout en lançant des petits bouffées de fumée avec flegme, ne t'emballe pas ainsi, ma jolie... Pour deux jours que je te demande de ne pas mettre le nez dehors, en voilà des giries... Ce ne serait pourtant pas le moment de nous faire poisser si le shériff se ravisait... Que diable, un peu de patience !... Voyons, ma Betty, tu es une fille intelligente, tu devrais être plus raisonnable !...

Elle étouffa un bâillement, et, frappant du pied :

— Je m'ennuie ici !...

— D'accord ! ça manque évidemment un peu de dancing... Et toi, quand tu ne dances pas, rien ne va plus... Sois donc sérieuse un instant... Me voilà en liberté... Le Gordon est en prison... nous n'avons plus qu'à aller de l'avant... Tu as vu par toi-même comme c'était simple !... Ne seras-tu donc pas contente de remuer l'or à la pelle et d'avoir des millions ?...

— Des millions ! répéta-t-elle, les yeux luisants de convoitise... Qu'ils viennent, alors, car j'en ai assez de végéter dans cette mouise...

— Ils approchent, sapristi !... Je n'attends plus qu'un télégramme de Théo, car, avant de nous embarquer pour Palm-Beach, il nous faut être certains que les Morton y sont arrivés !...

Il se tourna vers ses complices, qui avaient assisté, sans y prendre part, à cette petite scène :

— Une chance, tout de même, d'avoir un copain là-bas, leur expliqua-t-il... Je l'ai prié d'épier nos oiseaux et de les surveiller... De cette façon, ça nous empêchera de faire un voyage inutile, dans le cas où, contrairement à ce qu'a entendu Barney, ils auraient changé d'idée !...

— Patron, approuva le « Rat » avec conviction, tout ce que vous faites est bien fait !...

L'aventurier continua :

— Voici ce qui se passe, mes petits enfants... J'ai demandé à Théo de ne pas me télégraphier à Gold Mountain même... On ne saurait se montrer trop prudent... Il doit m'envoyer une dépêche à la première station sur la ligne de New-York... à Richmond... C'est là que j'irai la chercher... J'ai loué une auto qui m'y conduira...

— Tu m'emmènes ? interrogea Betty.

— Non, ma jolie... Non, vous allez m'attendre tous les trois bien sagement, et vous finirez nos préparatifs de départ... Si Théo me répond affirmativement, nous filons vers Palm-Beach... Et je vous paie une chic villégiature !...

Le visage de la jeune femme s'illumina subitement :

— Bravo ! s'écria-t-elle, on part ! C'est tout ce que je demande.

Et, esquissant tout à coup, dans le salon, un pas de danse échevelé :

— A nous les millions... Ça me va... et à toi aussi, n'est-ce pas, le « Rat » ?...

Mais ce fut Blake qui répondit avec tranquillité :

— C'est à toi qu'il appartient de les gagner !... Tu n'auras qu'à te montrer à la hauteur !...

Et il sortit.

Une centaine de mètres plus loin, l'auto qu'il avait louée l'attendait.

Il y sauta.

Une demi-heure plus tard, il atteignait la petite gare dont il avait parlé à ses compagnons.

Dans la salle d'attente, derrière un grillage, des messages attendaient les voyageurs.

L'un d'eux portait cette inscription :

MONSIEUR FRED

Télégraphe restant. Gare de Richmond

Il le réclama.

M. Morton et Maud ne se doutaient point, en se promenant dans la merveilleuse allée des palmiers de l'Hôtel Royal, qu'un élégant gentleman les suivait avec intérêt du coin de l'œil.

C'était le complice de Blacke

Il n'est donc pas étonnant que celui-ci, faisant sauter la bande du télégramme, y lut ces mots :

« Père et fille arrivés à Palm-Beach et descendus Royal-Hôtel. » « THÉO. »

— Voilà qui est parfait ! murmura-t-il avec satisfaction... Nous pouvons partir là-bas, maintenant... Nos oiseaux sont au nid...

Alors, pliant le papier et le mettant dans sa poche, il se dirigea vers l'auto, la remit en marche et regagna à toute allure la villa où l'attendaient ses complices.

DEUXIÈME PARTIE

Sur les Rails

I. — Le Guet-apens

Ralph avait rapidement gagné la petite station de Richmond et, caché dans un coin obscur de la salle d'attente, affectant d'être plongé dans la lecture d'un journal qui dissimulait ses traits, attendait impatiemment l'arrivée du premier convoi.

Tout à coup, il tressaillit et un étonnement compréhensible le secoua.

Il venait d'apercevoir Blake.

— Que vient-il faire ici, celui-là ? murmura-t-il, en s'enfonçant plus profondément encore dans la feuille développée.

Il connaissait trop cet homme pour douter que ce n'était point sans un motif sérieux qu'il s'était arrêté à cette station si peu fréquentée.

Il le vit se diriger vers le grillage des télégrammes restants, puis réclamer à un employé celui qui lui était destiné.

— Tiens !... tiens !... fit-il en relevant le nez, il paraît qu'il a peur que l'on sache où il demeure... Que peut bien contenir cette dépêche ?... Je suis certain que cela m'intéresserait de l'apprendre !...

Instinctivement, il trembla pour Maud, redoutant pour elle quelque nouvelle machination du bandit :

— Voilà une démarche assez louche... songeait-il. Qu'a encore pu imaginer ce sinistre personnage ?...

Son sang ne fit qu'un tour à l'idée que les jours de celle qu'il aimait étaient en danger, et sa vie, une fois de plus, menacée.

Alors, il décida d'abandonner son idée première. Il n'irait pas à Palm-Beach. Il était préférable de s'attacher aux pas de Blake et de tâcher de surprendre ses projets.

S'il préparait quelque nouveau forfait, il aurait plus de chances ainsi de les prévenir.

— Je ne le lâche plus ! résolut-il.

Mais une déception l'attendait.

En sortant de la gare, son télégramme lu, son adversaire sauta dans l'auto, dont le moteur ronflait toujours en l'attendant.

Il n'y avait plus à filer.

Ralph se mordit les lèvres avec rage. Il eût dû se glisser derrière la voiture, et se cramponner derrière elle, en s'accrochant aux ressorts.

Pourquoi n'y avait-il pas pensé ? Il étouffa une formidable exclamation de dépit. Il était dit, cependant, que ce jour-là, la chance le favoriserait.

Un motocycliste était venu à la gare, après Blake et avait déposé sa machine contre la muraille, avant d'y pénétrer.

Ralph n'eut pas un instant d'hésitation.

— Nécessité ne connaît pas de loi ! murmura-t-il. Il faut absolument que je sache où va cette fripouille !...

Il s'empara de la motocyclette, l'enfourcha d'un bond et, à toute vitesse, s'élança sur les traces de l'auto qui disparaissait dans un tournant.

Quand le propriétaire s'aperçut du vol, et amena les employés par des cris, il était déjà loin. Blake, ne pouvant se douter de la filature dont il était l'objet, regagnait la villa où ses complices l'attendaient.

Jim était sorti du jardin et, s'avancant sur la route, guettait le retour de son chef.

Demeurée seule avec le « Rat », son confident habituel, Betty soupira profondément :

— Ce qu'on peut tout de même se raser dans cette turne, hein, ma vieille ? On n'a pas idée de ça... Je n'y resterai pas un jour de plus... Blake dira ce qu'il voudra... Mais je me trotterai.

Tout en parlant, elle avait pris un browning, et l'examinant :

— J'étais autrefois rudement adroite, à cette petite machine-là... Je tirais les hirondelles au vol !

Barney la dévisagea, l'air goguenard :

— Vous voulez rire, miss Betty !... Faut pas vous payer ma poire !...

— Voyez, « Rat » !

Un oiseau passait au-dessus de leur tête, décrivant une courbe gracieuse dans l'azur clair. Elle leva son arme, le visa un instant, pressa sur la détente.

L'oiseau tomba à ses pieds.

— Ah ! vrai !... C'est épâtant !... s'exclama le « Rat » subjugué... Pour avoir le coup d'œil, on peut dire que vous l'avez...

Elle haussa les épaules avec commisération, et toisant son compagnon :

— Enfant ! qui voulais en remonter à son aïeule !... Vous allez voir mieux encore !... Regardez là-bas... Jim qui rentre !...

Celui-ci apparaissait, en effet, à la porte du jardin. Il avait aperçu au loin l'auto de Blake et venait en prévenir ses amis.

Soudain il s'arrêta, et proférant des jurons furieux :

— Tonnerre !... Damnation !...

Une balle venait de traverser son chapeau et de le faire tomber à terre.

Un grand éclat de rire lui répondit. C'était Betty qui avait montré de nouveau son adresse à son compagnon.

— En voilà des façons de plaisanter ! gronda Jim avec une colère mal contenue... Vous en avez de bonnes quand vous vous y mettez, vous autres... Un centimètre plus bas, c'était ma cervelle qui sautait !...

— La prochaine fois, se borna à répondre Betty, d'un ton gouailleur, vous vous mettez une pipe dans la bouche... A vingt pas, je la casserai aussi facilement...

— Grand merci ! protesta Jim, les lèvres pincées... Je préfère ne pas tenter l'expérience... Mais le « Rat » se mit à ricaner :

— De quoi ? fit-il galamment... Cela ne te va pas de servir de cible à une jolie fille comme ça ?... Eh bien, vieux frère, t'es rien dégoûté !... L'apparition de Blake interrompit ce colloque qui tournait à l'aigre...

— Eh bien ? interrogea Betty accourue aussitôt.

— All right ! répondit-il gaiement... Tout va bien. M. Morton est à Palm-Beach... Royal Hôtel... Nous allons faire nos paquets et partir pour là-bas.

— Ça colle !... Je moisissais ici... A quelle heure le premier train ?...

— Attends un peu... ne sois pas plus pressée que les violons, grande folle !... fit Blake avec flegme... En chemin, j'ai pensé à quelque chose... N'oublions pas que nous avons un petit compte à régler avec la police de New-York... Il y a une plainte déposée contre nous et nous avons rossé les agents... c'est grave !...

— Maudit Robinson ! gronda Betty entre ses dents... c'est la faute de ce vieux paillard...

— Notre signalement a pu être envoyé de tous côtés... Voyager tous quatre ensemble c'est dangereux !... On nous reconnaîtrait vite... Aussi, soyons prudents... nous gagnerons la Floride en auto !

Betty battit des mains.

— J'adore les ballades en auto, moi !...

— Mais non, interrompit Blake, tu ne m'as pas bien compris... Aller en Floride avec ce tacot ?... Combien de temps mettrions-nous ?... Je voulais dire que je vais déposer chacun de nous, l'un après l'autre, dans une gare différente, sur la ligne de parcours... Comme ça, il y a des chances pour qu'on ne nous remarque pas trop... Pour moi, avec ma peau de bique et mes lunettes de chauffeur, je serai méconnaissable...

La jeune femme faisait déjà une grimace de dépit quand, tout à coup, Jim poussa une exclamation étouffée :

— Ne bougez pas, fit-il à voix basse... Surtout, n'avez l'air de rien... Continuez à causer tranquillement... mais regardez dans la glace...

Ses complices s'empressèrent d'obéir.

Au fond de la pièce, une glace légèrement inclinée par le cordon qui la supportait au mur, donnait juste sur la fenêtre ouverte, reflétait le jardin.

Et on pouvait distinguer nettement, dans les branches d'un buisson ; la figure de Ralph essayant de voir ce qui se passait dans la villa.

— Lui ! s'exclama rageusement Blake... Ah ça, comment se trouve-t-il ici ?... On l'a donc mis en liberté ?... Que le diable l'emporte !...

— Après ce que j'ai dit ! continua Betty, toute déconcertée, c'est extraordinaire !... Quelle intervention s'est donc produite en sa faveur ?

Ralph n'avait pas été surpris outre mesure en voyant Blake prendre le chemin de son repaire.

Rien n'était plus naturel, il allait retrouver ses affiliés et les mettre au courant de la teneur du télégramme

Le principal, désormais, était de ne plus le perdre de vue.

Il avait abandonné sa motocyclette dans un fourré de la route et, hardiment, s'était glissé dans la propriété, décidé à faire l'impossible pour surprendre la piste de la sinistre bande.

C'était ainsi qu'il avait pris un taillis pour poste d'observation, sans se douter qu'il était trahi par une glace.

— Jim a raison, conclut Blake. N'ayons l'air de rien... et examinons ce qu'il convient de faire de ce damné bougre !...

— Nous jeter dessus et lui faire perdre le goût du pain, proposa Jim brutalement.

— Tout doux, l'ami, interrompit Barney, ne perdons pas le Nord !... Si on se flanque sur lui, il nous verra venir, il se cavalera et nous le raterons...

Betty intervint alors :

— Laissez-moi faire ! dit-elle, et je vous débarrasserai de ce bonhomme-là. Je vais sortir seule... A moins que je ne me trompe, il sautera sur moi... Nous avons toujours un petit compte à régler... Il n'a pas oublié l'aventure de River Side... Je tâcherai de le retenir un instant... vous en profiterez pour accourir et vous emparer de lui.

— Tu parles d'or, ma biche ! s'exclama Blake, enchanté... T'as toujours des idées épatantes... Maintenant, va... nous ne te perdons pas de l'œil.

Et, se tournant vers Jim et le « Rat » :

— Nous, mes petits, nous allons préparer la cage pour le z'oiseau. Je vous fiche mon billet que le gaillard ne s'échappera pas de sitôt !... Mes précautions, cette fois, sont bien prises. La force ne nous a pas réussi ?... Essayons de la ruse !... Je vous jure bien que, quand il arrivera à Palm-Beach, ce sera trop tard !...

Tandis que Betty prenait son chapeau et se coiffait devant la glace, avec une grâce coquette, de façon à donner le change à Ralph qui, embusqué dans un taillis, ne perdait pas un seul de ses mouvements, les trois complices, de l'air le plus naturel du monde s'assirent et, allumant une cigarette, continuèrent paisiblement leur conversation.

En prenant possession de la villa, Blake n'avait eu garde de l'examiner de bas en haut.

Le propriétaire l'avait construite avec une solidité peu ordinaire dans ces pays-là.

La cave était en moellons et surmontée d'une voûte en chêne épais, reliée par des poutres de fer. Un seul soupirail ouvrait de l'extérieur, sorte de meurtrière trop étroite pour laisser le passage d'un homme.

On eût cru, à ce luxe de précautions, que le propriétaire devait y cacher quelques futailles de vin vieux ou quelque trésor précieux : il n'y restait, pour le moment, que de vieilles caisses, une chaise boîteuse et, dans un coin, un amas de vieux journaux.

Pendant que Betty, gagnant la porte, allait s'efforcer d'attirer Ralph dans le piège qu'elle avait imaginé, Blake commandait à Jim :

— Va me chercher une carafe...

Celui-ci alla à l'armoire, y prit une cruche de grès qui s'y trouvait :

— Ça fait-il l'affaire, patron ?...

— C'est parfait !...

Il prit son portefeuille, en tira un petit paquet dont il versa le contenu dans le récipient, une sorte de poudre blanche, impalpable, puis le rendant à Jim avec un sourire méphistophélique :

— Remplis-la d'eau et va la mettre dans un coin de la cave, avec un verre...

Puis, rappelant l'autre qui sortait déjà :

— Ajoutez-y du pain... Il ne faudrait pas qu'il mourût d'inanition, si notre absence se prolongeait... Ça nous causerait encore des ennuis !...

II. — L'Ombre de la cave

Betty, son chapeau épinglé sur sa tête, et de l'ordre mis, d'une main experte, dans l'ondulation de sa chevelure, descendit lentement les marches du perron, tout en guettant sans en avoir l'air, du coin de l'œil, le taillis sous lequel Ralph, se dissimulant, attendait les événements.

Elle alla vers un bosquet et y cueillit une magnifique rose qui éclaboussait dans un rayon de soleil le velours écarlate de ses pétales, puis l'ayant longuement respirée avec un sourire satisfait, se dirigea tranquillement vers la porte du jardin.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, Ralph ne pouvait laisser passer une pareille occasion sans en profiter. Ce fut d'ailleurs ce qu'il fit.

Il se leva brusquement de sa cachette, et sans songer au danger qu'il courait, en se démasquant ainsi, alla droit vers la jeune fille :

— Halte ! lui cria-t-il... n'allez pas plus loin, mademoiselle... Nous avons à causer... Vous le savez !...

Elle feignit une surprise amusée :

— Quoi ! s'exclama-t-elle, en le regardant avec une moue gracieuse, c'est encore vous !... Décidément, monsieur, vous vous trouvez toujours sur mon passage !... Un amoureux ne ferait pas mieux.

Il haussa les épaules, et avec une colère mal contenue :

— Trêve de plaisanterie ! gronda-t-il. Je n'ai que faire de vos bonnes paroles... Vous êtes une misérable comme vos complices... Si je suis encore en vie, ce n'est pas de votre faute...

— Oh ! protesta-t-elle, en affectant une ironie persifleuse, c'est peut-être en effet, de la vôtre !... Vous vous introduisez chez les gens sans crier gare, et ensuite vous vous étonnez qu'on vous reconduise à la porte un peu brutalement !...

Ralph n'était pas d'humeur à continuer sur ce ton, et ponctuait ses paroles d'un geste énergique :

— Oh ! s'il n'y avait eu que cela, répartit-il. Je suis de taille à me défendre contre la bande de gredins que vous êtes... La police aura fait le reste avant qu'il soit longtemps... Mais vous, ajouta-t-il, d'une voix insinuante, je vous offre un moyen de vous sauver... Dites la vérité...

J'ai besoin de votre témoignage... Confessez que, le jour où mon malheureux ami a été assassiné chez moi, nous nous trouvions ensemble, à cette heure-là, devant une table de River-Side...

Il lui avait saisi les poignets, et les maintenant solidement :

— Si vous refusez, je ne vous lâche pas, et j'appelle jusqu'à ce qu'on vienne !...

D'un effort soudain, elle s'était dégagée, et ne se souciait point de prolonger une discussion qui pouvait devenir dangereuse pour elle :

— Au secours ! cria-t-elle... A moi, Fred !...

C'était le signal que les autres attendaient.

D'un bond, le sinistre trio avait sauté par la fenêtre de la maison et s'était élançé sur Ralph.

Déjà Betty s'était jetée sur son compagnon et, avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue d'une femme frêle de sa sorte, le menaçait hardiment, paralysant sa défensive.

En un clin d'œil, le jeune homme, visé par quatre brownings, fut dans l'impossibilité de se défendre.

Alors, s'adressant à son prisonnier, Blake lui dit d'un ton railleur :

— C'est encore vous, damné garçon !... Il faut donc que vous soyez toujours sur notre route !... On n'a pas idée de cela !... Je vais vous en faire perdre le goût et l'habitude, moi !...

— Assassinez-moi, répondit Ralph, avec calme en regardant son ennemi dans les yeux. C'est tout ce qu'on peut attendre de vous...

Mais Fred, secouant la tête narquoisement :

— Non, monsieur, répartit-il. cette fois, vous vous trompez !... Votre existence nous est trop chère... Nous préférons la conserver avec soin... Ça vous étonne, hein ?... Eh bien, c'est pourtant comme ça !... Aussi, nous contenterons-nous de vous mettre en sûreté, pendant quelque temps, de façon à vous retrouver quand nous aurons besoin de vous...

Il avait prononcé ces mots avec l'ironie souriante de Mandrin ou de Cartouche annonçant à leurs victimes qu'on leur accordait la vie sauve pour mieux les torturer ensuite.

— Misérables, tuez-moi plutôt ! cria Ralph, songeant qu'ils ne lui faisaient grâce que pour pouvoir se servir de lui contre Maud.

Blake le toisa dédaigneusement :

— Pas de grands mots, jeune homme ! répondit-il... C'est bon pour d'autres que nous... J'ai décidé de vous garder ici jusqu'à notre retour... Et cela sera fait ainsi !...

Et se tournant vers ses acolytes :

— Enfermons-le dans la jolie petite cage que nous avons préparée pour lui !...

Ils s'empressèrent d'obéir et conduisirent le prisonnier dans la cave, toujours sous la menace de leurs armes.

Là, leur chef lui dit une dernière fois de son ton le plus gouailleux :

— Cher garçon, vous serez admirablement ici... Il ne fait pas très clair, évidemment, mais en revanche c'est très frais... un véritable logement pour l'été ! Et vous savez combien il est difficile d'en trouver aujourd'hui ! Maintenant, quelques petits conseils qui peuvent vous être

utiles... Ecoutez bien : inutile d'appeler, ni chercher à vous évader, la maison est isolée, les murs solides... Vous perdriez votre temps et vous risqueriez de vous égossier !... Aussi, attendez sagement notre retour... Nous reviendrons bientôt, j'espère !...

Jim et Barney ponctuèrent ce discours de formidables éclats de rire, se tenant les côtes, tant ils la trouvaient bonne.

Fred se retira enfin, suivi de ses complices, et ferma solidement la trappe qui ouvrait sur la cour, en prenant soin de rouler sur elle, par excès de précautions, de gros meubles.

— Ah ! fit-il avec satisfaction, voilà qui est, fait !

— Un chic au patron, s'écria le « Rat » en applaudissant à tout rompre ; l'opération a été rudement menée !... Mais n'est-il pas à craindre, malgré cela, que ce damné gentleman ne finisse, pendant notre absence, par arriver à se tirer des pattes ?...

— Il n'essayera même pas, répondit Blake tranquillement.

— Et pourquoi ?...

Barney écarquillait de gros yeux. Pour lui, la première et l'unique pensée d'un prisonnier, c'était de tâcher de se sauver. Evidemment, les murs étaient épais, les planchers solides, les serrures aussi, mais Ralph avait tout l'air d'être un homme d'imagination, énergique, et particulièrement audacieux.

Tout était donc à craindre de lui.

L'aventurier haussa les épaules :

— Pourquoi ?... « Rat », je te croyais pourtant plus perspicace ! T'inquiète pas, va, mon petit !... Jusqu'à notre retour, ce brave garçon demeurera bien paisible... Aucune tentative d'évasion ne viendra distraire une heure sa solitude... Pour cela, j'ai mieux qu'un mur... mieux qu'un plancher... mieux que des serrures d'acier...

— Et c'est, patron ?...

— As-tu remarqué la poudre blanche que j'ai versée dans la cruche que, sur mon ordre, tu as placée dans la cave ?

— Oui, patron...

— Sais-tu ce que c'est que cette poudre ?

— Pas la moindre idée, patron !

— Eh bien, c'est tout simplement un puissant narcotique... Que va-t-il se passer ?... Réfléchis un instant, Barney, le prisonnier a soif... Que fait-il ? Il boit sans se douter de ce qui l'attend. Et, aussitôt, il s'endort profondément. Quant à nous, pendant ce temps-là, nous serons loin, et nous aurons le loisir de mener à bien nos petites affaires !...

Les trois complices, subjugués par l'audace et l'habileté de leur chef, l'approuvèrent avec enthousiasme.

Décidément, le « Patron » était très fort.

Rien, en effet, n'était mieux imaginé.

Comment Gordon pourrait-il se douter du piège qui lui était tendu, et n'y pas tomber ?

— Allons, mes enfants, s'écria joyeusement l'aventurier, en route pour Palm-Beach !...

Betty ne se le fit point répéter. Elle sauta au

cou de Blake, pour manifester son enchantement, et courut achever ses préparatifs de départ, avec une grande célérité.

Un quart d'heure plus tard, toute la bande était installée dans l'auto qui, avec Fred au volant, prenait le chemin de la Floride...

Demeuré seul, Ralph, la tête dans ses mains, réfléchissait assez mélancoliquement :

— Diable, murmurait-il, la situation n'est pas gaie... Je me suis fait rouler comme un novice et j'ai été d'une imprudence stupide... Me voilà par ma faute dans de beaux draps !... Ces bandits savent bien ce qu'ils font !... Me tuer ne leur servirait à rien... Me garder comme otage leur semble préférable... Aussi suis-je prisonnier... Et si je ne m'abuse, dans un endroit d'où j'aurai du mal à sortir !...

Il regarda autour de lui. Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à la pénombre que l'étroite meurtrière laissait passer chichement :

— Primitif comme mobilier ! continua-t-il. Des vieilles caisses... une chaise de bois... des journaux...

Dans un coin il aperçut une barre de fer à demi cachée dans le sable.

Il la soupsa, et esquissant une grimace :

— Un peu mince ! fit-il. Pour enfoncer ces murailles il faudrait au moins un bélier à vapeur. Tiens, remarqua-t-il en s'étonnant, une cruche d'eau et une miche de pain... Quelle aimable attention !... Ils ne veulent pas que je meure de faim... Mille grâce, messieurs !...

Puis, tâtant machinalement sa poche :

— Ah ! tant mieux, ils m'ont laissé mon étui et mes allumettes... Tout n'est pas perdu... J'ai toujours la ressource de fumer pour me désennuyer !...

Il alluma une cigarette et, s'asseyant sur la chaise boiteuse, recommença à monologuer :

— Pas brillante, évidemment, ma position. Ça ne peut pas s'éterniser. Il s'agit donc de trouver quelque chose. Je ne vais pas prendre racine ici... Si ces misérables m'ont emprisonné ainsi, ce ne peut être que pour m'empêcher de me mettre en travers de leurs sinistres projets !... Raison de plus pour que je tente l'impossible afin de m'évader !... Oui, mais, comment ?... Combien de temps resta-t-il à réfléchir ?

Tout à coup, il se leva en murmurant :

— J'ai soif !...

Il prit la cruche et remplit le verre.

Le plan infernal de Blake allait réussir...

III. — Au-dessus de l'abîme.

Cependant, attiré par le pain, un énorme rat, hôte de la cave, était sorti de son trou et se dirigeait vers l'objet de sa convoitise.

Ralph portait déjà le breuvage à ses lèvres altérées, quand tout à coup il l'aperçut :

Il s'arrêta :

— Petite canaille !... cria-t-il.

Et, d'un geste brusque, il voulut lancer sur lui le contenu du verre qu'il tenait dans sa main.

Celui-ci lui échappa des doigts, et tandis que la bestiole, affolée, se hâtait de disparaître, alla

frapper la cruche de grès avec une violence telle qu'il la brisa.

Toute l'eau se répandit sur le sol.

— Diantre ! s'exclama Ralph, voilà qui est maladroit, en vérité !... Vais-je donc être condamné maintenant à mourir de soif ?...

Il ne pouvait pas savoir à quel danger il venait d'échapper miraculeusement.

Mais cette constatation ne fit qu'exaspérer la volonté de s'évader le plus vite possible de sa prison.

— Coûte que coûte, se déclara-t-il, il faut que je sorte d'ici, Belzébuth s'y opposât-il !...

Il prit la barre de fer, en glissa l'extrémité effilée dans la rainure de la trappe, et rassemblant toutes ses forces, fit une longue pesée.

La solide porte de chêne ne fut pas même ébranlée.

— Autre chose ! dit-il simplement. Si j'insistais, ce serait mon levier qui céderait...

Une nouvelle idée lui était venue à l'esprit.

— Bah ! murmura-t-il, sans se décourager, essayons toujours !...

Il brisa en morceaux les vieilles chaises qui achevaient de pourrir dans la cave, en fit un tas puis plaça dessous les journaux auxquels il mit le feu.

Une flamme jaillit aussitôt. Le brasier devint ardent.

Alors, sur le foyer, il plaça l'extrémité de la barre. Le feu se mit à la chauffer, puis à la rougir.

— Quand on rencontre une difficulté, se dit sentencieusement Ralph, tout en surveillant le progrès de cet étrange brasier de forgeron, il est plus sage de ne pas chercher à la surmonter, mais à la tourner !

Alors il saisit la barre avec précaution, l'approcha de la trappe. La pointe pénétra sans difficulté dans le chêne épais, avec un sourd grésillement.

Ralph découpa ainsi le bois autour de la serrure. Celle-ci tomba bientôt. La porte pouvait tourner sur ses gonds. Le chemin était libre.

Le jeune homme poussa un cri de joie :

— Bravo !... s'applaudit-il lui-même...

Il n'avait plus qu'à s'élancer dehors et sauter sur sa motocyclette.

Mais, à ce moment, se produisit un petit incident qui le retarda de quelques minutes.

Un passant avait vu la fumée s'échapper par l'étroite meurtrière de la cave.

Pensant que le feu était à la villa, il n'hésita point à y entrer pour porter secours.

Ralph remontait au rez-de-chaussée. Il crut que l'homme était quelque complice de Blake, chargé de le surveiller en son absence.

Il bondit sur le malheureux sans lui demander aucune explication, lui envoya en pleine figure un coup de poing vigoureux, qui l'envoya rouler sur le sol.

Puis il traversa, en courant, le jardin. La motocyclette était encore à l'endroit où il l'avait déposée. Il n'avait qu'à sauter dessus et à filer à toute allure.

Il était certain que ses adversaires étaient partis en automobile. Il avait entendu le ronflement du moteur s'éloignant peu à peu.

Mais de quel côté s'étaient-ils dirigés ?

Il lui était impossible de croire qu'ils avaient voulu gagner Palm-Beach. On ne traverse pas tout le continent américain aussi facilement qu'on entreprend quelque promenade !

Il était donc plutôt à supposer que la bande avait tenu à gagner quelque station de la ligne de la Floride où elle prendrait, sans être remarquée, le chemin de fer.

Dans ce pays, les routes n'ont rien de commun avec celles de France si soigneusement nivelées et entretenues : ce sont le plus souvent de simples pistes de sable tracées à travers la campagne.

Il fut facile à Ralph, par les sillons qu'y avaient creusés les roues de la voiture, de se rendre compte de la direction prise par celle-ci.

Malgré cela, il n'eût jamais rattrapé les fugitifs partis depuis longtemps si un hasard heureux ne l'y avait aidé.

A quelques kilomètres de la ville, une panne s'était produite à la magnéto. Blake l'avait vite réparée. Mais elle lui avait fait perdre un temps précieux.

Ralph avait pu ainsi les rejoindre. De loin, il avait aperçu l'auto. Il ne pouvait douter que ce ne fût celle qu'il poursuivait. Il reconnut les trois hommes et la femme qui la montaient.

Il mit l'avance à l'allumage ; la motocyclette sembla avoir des ailes.

Soudain, Fred poussa un juron et stoppa net sa machine :

— Cré tonnerre !...

La route s'interrompait brusquement.

Le pont, jeté sur une rivière qui serpentait dans la campagne, avait été récemment emporté par un ouragan.

Tout le milieu n'existait plus, sur une longueur de quatre à cinq mètres.

Il était impossible d'aller plus loin.

Comment passer ? Comment faire franchir la rivière à l'auto ? Problème insoluble par lui-même.

— Rien à faire, patron ! remarqua Jim, après avoir rapidement examiné les rives. Il faut revenir sur nos pas, sans quoi nous nous casserons la figure !...

Cela ne faisait pas l'affaire de Blake.

Il avait l'intuition de quelque danger qui le menaçait derrière lui.

Il importait qu'ils continuassent leur route sans tarder.

Une idée invraisemblable s'empara de lui, une idée à laquelle il ne s'était pas arrêté, d'abord, tant elle lui avait paru extravagante a priori :

— Nous pourrions peut-être passer pourtant ! murmura-t-il à mi-voix...

Où ils se trouvaient, le plancher du pont en dos d'âne formait une sorte de tremplin. Il n'était donc pas impossible que, précipitée à toute vitesse dans le vide, l'automobile par la seule force de son élan, franchit l'obstacle et retombât de l'autre côté après avoir décrit à travers l'espace, dans ce saut formidable, une sorte de parabole.

Des Scènes comiques

REPORTONS-NOUS à une quinzaine d'années en arrière — l'âge d'or pour les entrepreneurs de cinématographe — alors que les affiches-réclames portaient des titres sans prétention, comme *La Course à la Perruque* ou *La Course aux Sergents de ville*, à moins que ce ne fut *Belle-maman a la vie dure* ou *Belle-maman a mangé du chameau...* titres toujours suivis du fameux « Cinq minutes de fou rire. »

Ah ! en ce temps-là, les sujets n'étaient pas compliqués ! Les premières scènes comiques furent jouées par des artistes modestes avec de petits moyens, à peu près toujours les mêmes.

Mais bast ! le public n'y regardait pas de si près et les « cinq minutes de fou rire » proclamées par l'affiche étaient bien justifiées par l'accueil du public. Il faut dire aussi que le prix modique qu'il avait déboursé pour sa place le disposait à l'indulgence et le rendait bon enfant.

Il me souvient qu'un certain soir, on passait au Cirque d'Hiver *Julie à la caserne*, une fantaisie des plus burlesques. Or, l'artiste qui interprétait le rôle de Julie jouait également dans une scène biblique *La Passion*, qui figurait au même programme. Cette artiste, pourtant habilement

transformée, fut reconnue par un titi qui, du haut de la galerie, cria, en voyant apparaître une Marie-Madeleine pieusement recueillie : « Tiens, v'là Julie ! Eh !... ,alie !... » provoquant un effet de fou rire au moins intempestif.

Les assistants ne s'embêtaient pas, dans ce temps-là... en ce temps béni où les entrepreneurs de prise de vues n'étaient guère

difficiles sur le choix des scénarios. J'ai connu un metteur en scène qui partait le matin pour « faire du plein air » avec cinq ou six artistes et sans le moindre plan de scénario. Il improvisait son sujet en cours de route, et disait avec orgueil : — Moi, je compte sur trois choses : 1° mon imagination ; 2° la binette de mes cabots ; 3° les événements de la

rue !

Et l'on pouvait voir, quelques jours après, les affiches-réclames arborer dignement quelque titre ronflant *La Course au ballon...* ou à la casquette... ou au parapluie, selon l'ob-

jet qui était tombé sous la main de cet ingénieux metteur en scène. Ce titre était toujours suivi du traditionnel « Cinq minutes de fou rire », et en fin de compte, le public n'était pas volé ; c'était du travail exécuté au pied levé, certes, mais avec quelle gaieté et quel entrain ! Et le tout assaisonné de



CHARLOT

sous-titres, faisait vraiment son petit effet. Le metteur en scène avait fait ce qu'il avait pu, et il était d'autant plus content de lui qu'il ne signait pas ses œuvres et que personne ne le critiquait.

Ensuite se révélèrent les artistes vedettes, spécialistes de l'écran. Ce fut d'abord Max Linder, puis André Deed (Gribouille), puis vinrent les Bigorno, Calino, Polydor, Polycarpe, Rosalie, etc...

J'en passe... et des meilleurs !

Parmi ces différents comiques, le plus goûté du public fut évidemment Max Linder. Ce qui prouve, contrairement à ce que l'on pourrait croire, que la laideur n'est pas indispensable pour être drôle. Ce comique, de physique agréable, élégant, pince-sans-rire, fut très vite populaire et apprécié du public des cinémas, de même qu'aujourd'hui Charlie Chaplin (Charlot) et Harold Lloyd.

Ces deux artistes, aux silhouettes amusantes, aux attitudes bien personnelles, ne prétent pas à rire par une difformité de la nature ou par un physique ahurissant. Ils ont de la fantaisie et sont plaisants à voir.

Il est regrettable que, nous autres Français, nous ayons cru devoir abandonner le genre comique. Les Américains s'en sont emparés et excellent surtout dans le burlesque, les acrobaties, avec une technique et des moyens que nous n'avons pas su



LUI

exploiter. Mais quels pauvres scénarios ! Ils en sont encore à démarquer nos premières scènes comiques qui n'étaient pourtant pas des merveilles ! Sans aller plus loin, l'auteur de ces lignes — que Dieu lui pardonne ! — a fait de 1909 à 1914 plus de deux cents scénarios comiques pour un metteur en scène spécialiste du genre ! Il n'en tire d'ailleurs aucune vanité (il faut bien vivre)... Eh bien ! n'allez pas croire qu'il y avait dans chacune de ces scènes une idée nouvelle... oh ! que non ! J'ai servi deux cents fois le même cliché en échangeant le

milieu, ou le types, à peu près sur ce thème : dispute entre époux, vaisselle brisée, chute dans un baquet, tuyau crevé, douche, course sur les toits, passage dans la cheminée, saut par la fenêtre, course précipitée et arrosage final.

J'avais peur d'abuser, hélas !... Les Américains continuent le traitement jusqu'à guérison complète... ce qui prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil... et que le public est bon enfant...

Les Américains — gens pratiques — ont industrialisé le film comique au point que, sur un seul studio, ils tournent dix scènes en même temps. Ils utilisent tous les trucs de l'appareil de prise de vue, avec lequel rien n'est impossible : le tout est de savoir s'en servir.

En France, nous avons conservé le vaudeville, dans lequel Prince-Rigadin excelle. Ce comique est le seul qui fasse du théâtre et du cinéma avec un égal succès. Il est

bien de chez nous ; c'est un homme d'esprit qui, pour employer un terme du métier, ne « tournerait » pas un film dans lequel il n'y aurait pas ce que l'on appelle « un scénario ». Il n'hésite pas à s'entourer d'artistes consommés, d'un metteur en scène éprouvé, et à adapter des vaudevilles d'auteurs gais, et d'esprit bien français, tels que Hennequin, Labiche..., pour ne citer que ces deux-là...

Ce comédien est parvenu à intéresser avec des comédies en trois parties, chose rare, et méritoire ! Remarquez que les Américains, malgré une mise en scène fastueuse, exécutée à grands frais, fatiguent vite, avec leurs effets répétés à satiété ! Pour adapter ces films au goût français, il faut broder dessus une histoire quelconque — car le scénario n'existe pas, ou il est intraduisible — agrémenter le tout de plaisanteries (pas toujours faciles à trouver) ; prêter aux personnages des propos qui mettent en relief le côté ridicule et plaisant de la situation. En un mot, la légende joue un grand rôle dans ce genre de films, et il suffit parfois de sous-titres bien venus et tombant à propos pour provoquer l'hilarité. Gardez-vous bien, ce faisant, de choquer la morale ; rappelez-vous que le public de cinéma est, avant tout, un public de famille.

En résumé, la confection du film comique est le métier le plus épineux qui soit. Il n'est peut-être pas le moins intéressant, ni le moins apprécié, mais il est certainement le moins rétribué ! Et pourtant, il est plus difficile de faire rire que de faire pleurer.

Aussi, nos metteurs en scène qui sont allés au delà de l'Océan étudier la technique américaine, se sont-ils intéressés uniquement au genre dramatique... et ont fait une rapide fortune.

Mais tout n'a pas été dit. Nous pouvons, nous devons réussir dans le genre comique. Des auteurs sont venus à nous : Tristan Bernard, qui est un maître dans cet art, a récemment fondé une firme ; il travaille pour le cinéma. Nous attendons de lui



MAX LINDER

autre chose que des drames ou des adaptations. Des jeunes talents sont encore à naître. Des étoiles paraissent au ciel de l'écran... Il est impossible qu'un genre essentiellement français soit abandonné à l'étranger. N'a-t-on pas dit que le peuple français était le plus spirituel de la terre ?... Alors ? ? ?...

(CLICHÉS PATHÉ)

Z. ROLLINI.

Prochainement, nous publierons
UNE ÉTUDE CONSACRÉE A LÉON MATHOT

LA TREIZIÈME CHAISE

Drame en 3 parties

d'après la pièce de M. BAYARD WEILER

Adaption et mise en scène

de Léonce PERRET

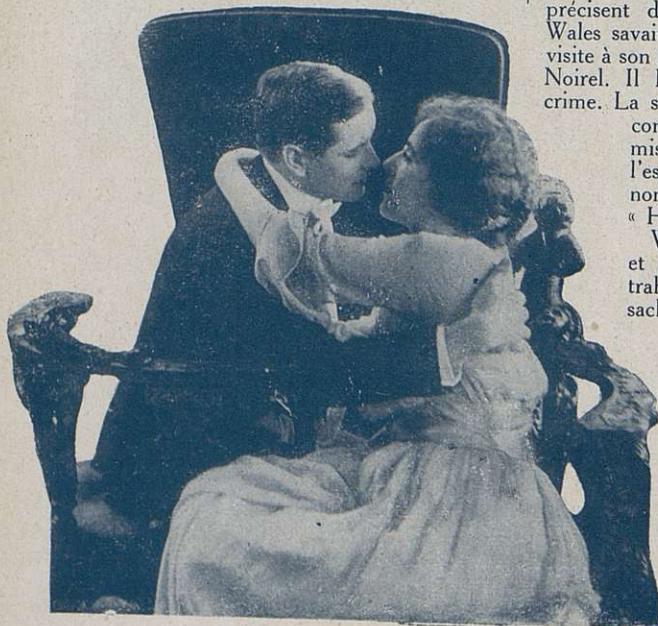
BAYARD WEILER est un dramaturge américain dont les ouvrages ont obtenu des succès assez éclatants pour que plusieurs, déjà, aient été apportés en France.

Chez les Lensac, le fils de la maison, Robert, aime la demoiselle de compagnie, Hélène Noirel, amie de pension de sa sœur, et lui promet le mariage. Celle-ci objecte qu'elle est pauvre. Mais la mère, Mme Lensac, et le père, déclarent qu'ils sont ravis, enchantés et qu'elle sera leur bru. Ils sont approuvés par une douzaine d'invités, jeunes ménages qui ont diné là.

Hélène Noirel est la fille d'une pauvre femme qui, ruinée par la guerre, n'en a pas moins fait donner à la jeune fille une éducation brillante. Séparées par l'invasion ennemie, elles ignorent l'une et l'autre, ce qu'elles sont devenues.

M. Lensac, et son ami Edward Wales, ont combiné pour l'après-midi, un divertissement.

Il va venir une voyante, Rosalie Lagrange (c'est la mère d'Hélène), qui fait en ville des séances de spiritisme. La voici : une véritable pythonisse, qui invoque les esprits, et fait apparaître, dans un miroir, le reflet des événements qui arriveront dans les quarante-huit heures.



Elle ne connaît personne dans cette maison, où elle ignorait que sa fille Hélène fut placée. Elle est stupéfaite de la rencontrer là, et si les deux femmes se reconnaissent avec émotion, elles gardent leur secret, et l'incognito de Mme Lagrange est sauvegardé.

La séance commence ; on fait l'obscurité, l'interrogatoire est mené par Edward Wales. Un de ses bons amis, Stéphane Lee, a été assassiné dans des conditions mystérieuses. On n'a pas retrouvé trace de l'assassin. On sait seulement que, avant le crime, une femme est venue. Wales ordonne à l'esprit de dire le nom de l'assassin. L'esprit hésite, et sans doute va-t-il répondre quand, à ce moment, Edward Wales tombe, assassiné, frappé d'un coup de couteau dans le dos. On note qu'il y avait douze assistants autour de lui : il était assis sur la treizième chaise, signe de malheur.

Quelques instants après le crime, le policier Delarue arrive. Toutes les issues sont gardées. Tous les assistants sont fouillés. Nul n'a pu sortir ni se cacher. Et, cependant, il est impossible de retrouver le couteau du meurtrier.

Au cours de l'enquête, les présomptions se précisent dans l'esprit du détective. Edward Wales savait le nom de la femme qui avait fait visite à son ami avant l'assassinat : c'était Hélène Noirel. Il la soupçonnait d'avoir accompli le crime. La séance de spiritisme était truquée et convenue. Rosalie Lagrange avait pour mission de faire simplement répondre à l'esprit, quand on lui demanderait le nom de l'assassin de Stéphane Lee : « Hélène ».

Wales comptait alors sur la surprise et le trouble de la jeune fille pour le trahir. Mais Rosalie Lagrange, ne sachant pas qu'Hélène Noirel était dans la maison, avait été troublée à sa vue ; il devait y avoir complicité entre ces deux femmes, puisque la pythonisse n'avait pas dit le nom « Hélène » qu'elle avait à dire. Elle a voulu sauver une Hélène dont la présence dans cette maison lui était jusqu'alors inconnue.

Il y a, parmi les dames présentes, une autre femme de ce nom, Hélène Garnier, qui sera

soupçonnée aussi. Celle-ci avoue qu'Hélène Noirel était allée reprendre pour elle, chez Stéphane Lee, des lettres d'amour qu'elle lui écrivait jadis, avant d'être mariée. Des charges pèsent sur Hélène Noirel. Pendant la séance de spiritisme, elle était assise à côté de Wales ; elle a pu le frapper, comme elle a, sans doute, frappé l'autre.

Mais le couteau ? Où est le couteau ? On sait à présent qu'Hélène est la fille de la sorcière. La mère défend son enfant avec des accents chaleureux.

La situation se dénoue enfin. Le couteau est retrouvé. L'assassin avait, dans l'obscurité, après voir tué Wales, lancé son poignard en l'air, et celui-ci était demeuré fiché au plafond.

Rosalie, qui sait combien l'esprit humain est faible, imagine d'agir par les nerfs sur cette bande de muets. Il est évident que l'assassin est l'un d'entre eux. Il faut le démasquer. On

refait une séance spiritiste, et l'esprit de Wales est invoqué. Tous sont troublés par l'émotion et la surexcitation des heures qu'ils viennent de passer près du cadavre de Wales et au milieu des inquiétudes de l'instruction. Le vrai coupable ne résiste pas à l'épreuve que tente l'intelligente Rosalie Lagrange. Elle fait parler l'esprit du mort. L'assassin, c'est l'un des invités auquel personne n'avait fait attention, Philippe Leroy. Il a tué Stéphane Lee parce que cet homme lui enleva sa femme ; il a assassiné Wales pour empêcher l'esprit de nommer l'auteur du premier crime.

Tout se découvre ainsi, par hasard ; les esprits et les sciences occultes n'y sont pour rien. L'assassin est arrêté. Robert épouse Hélène, et bientôt une quatorzième chaise viendra faire oublier la treizième...

(Acme Pictures Corporation)

ALLEZ VOIR

à partir du 11 Février

La Treizième Chaise

avec Yvonne DELVA

et CREIGHTON HALE

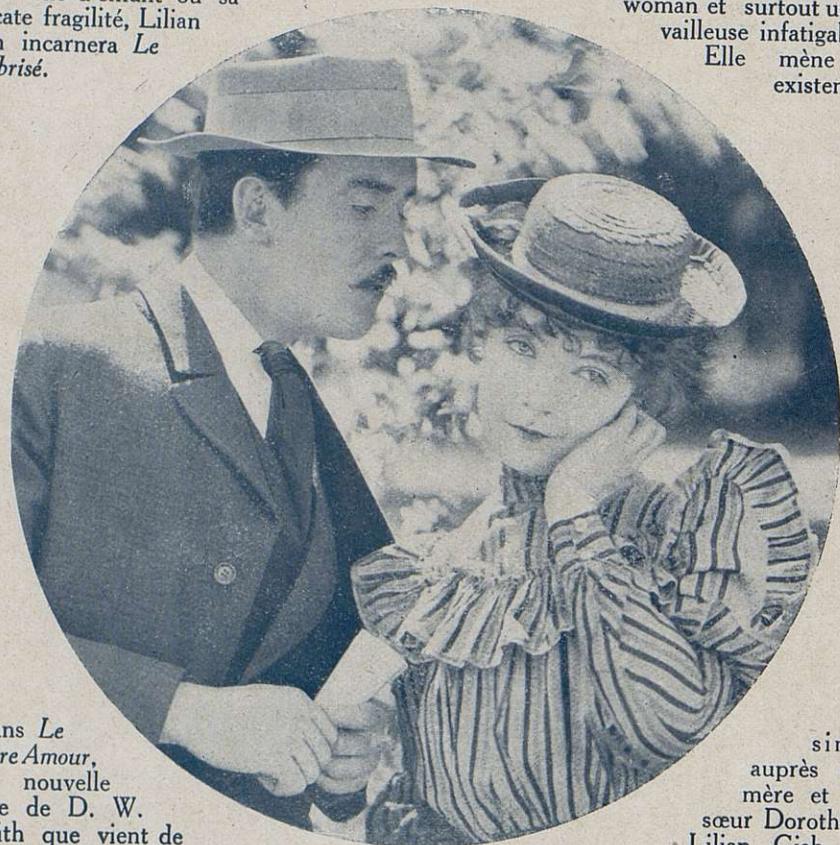
PATHÉ Éditeur

VEDETTES

LILIAN GISH

A chaque nouveau film, où nous apparaît Lilian Gish, nous sentons grandir notre admiration pour cette artiste unique. Jamais aucune vedette de l'écran n'a su traduire avec une sensibilité plus vraie les sentiments féminins, ni nous émouvoir davantage.

S'agit-il d'exprimer la pureté d'une âme d'enfant ou sa délicate fragilité, Lilian Gish incarnera *Le Lys brisé*.



Dans *Le Pauvre Amour*, cette nouvelle œuvre de D. W. Griffith que vient de présenter avec un succès éclatant la jeune et déjà célèbre firme *Cosmograph*, Lilian Gish, c'est Suzy, symbole de dévouement. Sans artifices, sans aucun procédé, par la simple manifestation de son talent et par l'expression des sentiments qu'elle éprouve réellement en interprétant ses rôles, Lilian Gish a su nous remuer si profondément que nous ne pourrions jamais oublier son *Pauvre Amour*.

Pour ceux qui aiment à connaître « le privé » des artistes, nous ajouterons que Lilian Gish, née à Springfield dans l'État d'Ohio, est âgée de 24 ans. Elle débuta dans une troupe dont sa mère faisait partie. Lilian Gish, sous ses apparences frêles, est une excellente sports-woman et surtout une travailleuse infatigable.

Elle mène une existence très

simple, auprès de sa mère et de sa

sœur Dorothy. Lilian Gish avait signé, en octobre dernier, un contrat qui la liait pour trois ans à la *Frohman Amusement*, aux appointements de

500.000 dollars par an. Or, le dernier courrier de New-York nous apporte la nouvelle de la faillite de cette Compagnie et nous annonce que Lilian, à la suite de cet incident, a refusé toutes les propositions que lui faisaient d'autres firmes et qu'elle va renoncer pour quelque temps au cinéma afin de se reposer.

Cliché *Cosmograph*
LILIAN GISH, dans une scène de *Pauvre Amour*

LA FOIRE AUX IDÉES

Je ne sais si la presse corporative cinématographique eut consenti à discuter il y a quelques années, certaines idées novatrices exposées par des précurseurs. La question du pourcentage, celle de la classification des grands établissements, celle de la partition musicale adaptée et bien d'autres suggestions encore, exposées devant les personnalités les plus notoires du Cinéma, ne provoquaient alors que des haussements d'épaules. Et pourtant...

Mais la crise est venue... On songe à reviser, à rajeunir les méthodes.

A ce propos, notre confrère Pierre Henry a judicieusement écrit, dans une de ses récentes études, que nous regretterions de ne pas citer en grande partie :

« On réalise des productions de valeur artistique réelle, et bien souvent on n'en couvre pas les frais, tout en déroulant la masse. On produit des kilomètres d'impossibilités et de niaiseries qui, si elles contentent bien des gens et rapportent quelque argent, éloignent chaque jour de l'écran un nombre croissant de gens de goût... Bref, les imprimeurs de pellicules gagnent difficilement leur vie, et les tenanciers de salles entendent plus de critiques que d'applaudissements. Quelle est la cause ? Où est le remède ?

La cause, la voici : vous ne ferez jamais terminer à un lecteur d'Anatole France une élucubration de Pierre Decourcelle. Vous ne ferez pas assister sans l'endormir un habitué du théâtre des Gobelins à une représentation d'un drame d'Ibsen, par exemple. Vous ne réconcilierez pas davantage le fanatique de Wagner avec l'emballé de *Phi-Phi*. Et pourtant c'est là ce que les cinémas ne cessent de tenter — sans y parvenir d'ailleurs.

Il faut qu'au centre, qu'au cœur de la grande ville, s'instituent des salles de cinéma de genres bien définis, des palaces du film d'idées, du film d'intrigue, gais, tendres ou tragiques. Il faut qu'il existe des salles pour chaque « genre » visuel. On ne changera plus de spectacle chaque vendredi ; on fera beaucoup de réclame auprès du public, comme pour les pièces de théâtre actuelles, on invitera la critique — et l'on s'en remettra au verdict du public. Chaque représentation comprendra un grand film, pour lequel — c'est tout à fait nécessaire — un commentaire musical aura été composé spécialement. Alors deviendront possibles les films de sept, huit ou même dix parties que jusqu'ici les directeurs de salle ont refusé tout net, ou projeté en deux semaines. Le directeur de salle de quartier et de province saura alors où chercher, parmi les films à succès, celui qui convient le mieux au caractère du gros de sa clientèle.

En un mot, chacun saura où aller voir ce qui lui plaît, d'autant plus que les grands journaux auront publié des comptes rendus des films, comme ils le font actuellement des livres et des pièces de théâtre.

Mais voici la grande affaire : comment passer de l'actuel programme-salade hebdomadaire à la méthode de représentation qui vient d'être esquissée ?

Et, tout d'abord, y a-t-il des films, passés ou présents, qui puissent constituer la pièce de résistance d'un programme qui ne comprendrait en outre qu'un « documentaire », qu'un « voyage »,

qu'une « actualité » et même, si l'on veut, qu'un « dessin animé » ? Eh bien, oui ! sans aucune hésitation, on peut répondre par l'affirmative. Combien de beaux films ont passé une semaine sur les écrans du boulevard qu'on n'a plus été à même de revoir par la suite, simplement parce que, dans les mœurs actuelles du cinéma, il est convenu qu'on doit prendre de nouveaux films chaque semaine, fussent-ils exécrables... Ce qui étonne le plus, même, c'est que, connaissant par avance le sort réservé à leur œuvre, des scénaristes, des réalisateurs, des producteurs, ont souvent consenti librement des sacrifices à peu près perdus. Et si tel beau film n'avait été projeté qu'en une seule salle des boulevards lors de son édition à Paris, on peut certifier sans crainte d'erreur qu'il eut tenu l'affiche plusieurs mois. Si, aujourd'hui, vous voulez revoir l'un d'eux, cherchez à Carcassonne, à Rennes, ou à Grenoble... et vous le verrez — peut-être — se dérouler trop vite et trop rayé, avec une lumière insuffisante, plus ou moins mutilé, commenté par un orchestre sans nom, précédé d'*Impéria*, suivi de Rigadin...

Répetons-le, ces beaux films existent. Il suffirait de les encadrer, de les éclairer, de les poir, de les commenter avec tout le soin souhaitable. Ne dites pas que c'est impossible. Qu'un directeur de salle un peu moins routinier que ses confrères le tente demain, et le mouvement deviendra général en un rien de temps.

Ainsi vous rendrez possible une production prochaine plus belle, plus complète. Chacun mettra plus de cœur à l'ouvrage : l'auteur développera sa pensée sans contrainte aucune, le réalisateur apportera tout le soin possible à son exécution. Quant au public, il ira toujours plus souvent, il ira toujours plus nombreux remplir vos salles. »

Ce sont là des idées que l'Administrateur de *Cinémagazine*, Henri Rainaldy, a développées maintes fois depuis plusieurs années, dans de nombreux articles et dans plusieurs conférences.

Sous la poussée de la nécessité, un mouvement se dessine. On tâtonne encore, mais on cherche. On trouvera.

Henri Rainaldy disait aussi : « La location et l'exploitation telles qu'elles sont pratiquées depuis toujours, ne sauraient disparaître. Elles subsisteront et continueront à prospérer à côté des entreprises conçues selon les formules nouvelles.

Et, lorsque le *drame lyrique cinématographique* sera né, lorsqu'une œuvre de haute valeur, écrite, composée pour l'écran par de grands artistes, soutenue par un beau livret poétique et une belle partition musicale qu'interpréteront des chanteurs et des musiciens de talent, alors et seulement alors notre Art devenu plus mnémotechnique, plus profond, plus humain, plus émouvant, sera salué du nom d'Art universel. »

Mais « ceci est une autre histoire », comme dirait Kipling, et notre ami le maître Gustave Charpentier consentira, peut-être, à la raconter un jour aux lecteurs de *Cinémagazine*.

:: Un coin pittoresque ::

LE "NAMUR"

LE "NAMUR" à cinq heures, ou : Laissons les enfants à leurs mères !

Il n'est personne qui n'ait lu la *Vedette*, ce livre touchant, à défaut, d'autre mérite, dans lequel il y a une vingtaine d'années, Yvette Guilbert dépeignit avec pitié ce fameux café de la « Chartreuse », où se réunissaient chaque jour à l'heure de l'apéritif, tout ce que Paris et la province peut contenir de cabots de café-conc', depuis les plus célèbres — ceux qui faisaient à l'époque les beaux soirs des « Ambass » ou de « l'Eldo » — jusqu'aux faméliques Gommeuses du Concert des Bateaux Parisiens.

Il y aurait aujourd'hui des pages identiques à écrire sur le Café du Globe, qui a remplacé la « Chartreuse » et je ne résiste pas au plaisir de consacrer quelques lignes au Café Namur — le « Namur » comme on dit parmi les artistes — situé également boulevard de Strasbourg et qui est devenu le lieu de rendez-vous quotidien de tous ceux qui touchent de près ou de loin au cinéma — opérateurs, régisseurs, metteurs en scène, comédiens, et surtout « utilités ».

Savez-vous ce que c'est qu'une « utilité » ? C'est l'artiste, homme ou femme, faisant partie de la figuration, mais à qui l'on peut confier à l'occasion un petit rôle.

Dans ces conditions, vous vous doutez bien que ce sont les « utilités » qui tournent le plus fréquemment et qui font le plus grand nombre de cachets. D'où leur connaissance approfondie du métier.

Ces braves gens — allez faire un tour au « Namur » vers les cinq heures — sont intéressants à connaître.

Beaucoup moins « cabots » que les artistes de théâtre et de café-concert, très peu « m'as-tu-vu », ils sont tous d'un dévouement réel à l'Art Muet, qui les fait vivre, et, reconnaissons-le à leur louange, d'une fraternité entre eux tout à fait méritoire.

Peu fortunés, ils n'ont heureusement pas de grands frais de toilette à faire, la garde-robe d'une « utilité » masculine ne se composant guère que d'un habit et d'un smoking — nécessaires pour l'interprétation d'un « homme du monde » aussi bien que pour celle d'un larbin — et celle d'une artiste femme, de quelques robes de soirée, évidemment assez coûteuses en principe — mais nous n'ignorons pas que l'ingéniosité féminine est inépuisable... Et puis, l'écran n'est pas la scène, ne l'oublions point.

D'ailleurs, personne ne se plaint. Au « Namur » pas de récriminations contre la Destinée, pas d'anathèmes contre Tel ou Tel, ainsi que cela s'entend couramment au Globe. On s'entraide

sans grands gestes, sans grandes phrases, et parfois une utilité gravit les échelons, parvient au rang de vedette.

C'est chose rare, bien entendu, mais qui s'est vue.

J'ajoute que tous et toutes sont toujours prêts à accepter du travail.

Un mécène veut-il commanditer un metteur en scène pour faire tourner « un grand film » et... sa petite amie, celui-ci vient, flanqué de son régisseur au « Namur » et, en une demi-heure, sa troupe est formée. L'opérateur est arrêté, avec son appareil. On se précautionne de pellicules chez Pathé ou chez Kodak et, en route vers la Côte d'Azur, s'il fait froid, ou vers quelque plage normande ou bretonne, s'il fait chaud.

Cependant, si le « Namur » constitue un coin pittoresque au point de vue « coulisses du cinéma », il y a — et il est bon de le dire — une ombre regrettable au tableau. Je veux parler des mamans, des madame Mère, qui viennent à présent dans ce café avec l'espoir de placer leur progéniture, de faire « tourner » leurs petits garçons ou leurs fillettes — surtout leurs fillettes — dans quelque grand film qui les lancera et qui fera d'eux, du jour au lendemain, des « prodiges ».

Toutes les petites filles que l'on mène ainsi vers le Cinéma tentateur, vers le studio dispensateur — du moins le croit-on, — d'aisance et de gloire, sont ridiculement pomponnées et enrubannées, et coiffées avec art, frisées au petit fer puis ébouriffées à souhait. Toutes aussi sont blondes — hélas ! toutes ne le sont pas naturellement — et toutes sont pâles... Déjà !

Eh bien, ceci, je le dis tout bonnement, est une indignité. La place de ces enfants n'est pas devant une table de café, et ces mères ne devraient pas l'oublier. Ce sont ces mères qui apparaissent ici de tristes cabotines, et je n'hésite pas à dire que leur présence détonne dans ce milieu de laborieux sincères. Au lieu de trimballer leurs petits dans une atmosphère malsaine pour eux, elles devraient bien plutôt attendre les convocations des metteurs en scène ou des régisseurs qui gardent par devers eux et les photos des enfants et l'adresse des parents.

La station au « Namur » devant un café-crème ou une quelconque tisane ne leur rapportera rien ; au contraire, elle leur fera du tort, à tous les points de vue...

Laissons les enfants à leur mère, soit. Mais laissons surtout mères et enfants à la maison !

LUCIEN DOUBLON.

Ce que l'on dit,
Ce que l'on sait,
Ce qui est...

M. les Directeurs sont informés que la *Société des Films Mercanton*, 23, rue de la Michodière (Gutenberg 00-26), fera désormais elle-même la location des films : *L'Ami Fritz*, *L'Appel du Sang*, et *Miarha la Fille à l'Ourse*. Cette location était, jusqu'à présent, faite par le *Royal Film*.

**

Une grande firme est née.

A première assemblée générale constitutive de la Société anonyme *Pathé Consortium Cinéma*, s'est réunie le 1^{er} Février à la salle des Ingénieurs Civils, rue Blanche.

La seconde Assemblée aura lieu avant le 15 Février. MM. Sauvayre et Veillon ont été nommés Commissaires aux apports. Ce sont deux experts d'une indiscutable compétence.

Par la constitution de cette puissante firme, au capital initial de vingt millions de francs, s'affirme une fois de plus la vitalité de la Cinématographie française.

M. Denis Ricaud, fondateur de la Société, a bien mérité de notre Art et de notre Industrie.

**

Blanchette.

C'EST Pathé-Consortium qui éditera *Blanchette*, de Brieux, mise en scène de René Hervil. Une présentation spéciale de ce film sera faite vers la fin de février.

Nouvelles d'Allemagne

Le commissaire du Reich, chargé de la réglementation du charbon, a définitivement fixé les heures de spectacle pour toute l'Allemagne et, cela, d'une façon uniforme.

Les représentations pourront commencer dès six heures du soir, mais pas avant.

**

La *Lichtbild-Bühne* dit : « Pendant qu'on met dans d'autres pays, comme par exemple, en France, des soldats à la disposition des cinématographistes pour des prises de vue, le ministre de la Reichswehr a interdit aux membres de la troupe de figurer dans des prises de vues. »

Où donc ce journal a-t-il pu se renseigner ?

**

Il existe en Allemagne plus de 300 maisons de location de films groupées en une association centrale des loueurs qui, de son côté, est divisée en cinq districts. L'association a été fondée il y a cinq ans, elle comptait alors cinq adhérents !

Quelques-unes des firmes allemandes : *Ring-film* (Berlin) ; *Monumental-Filmwerke*, (Munich) ; *Ellen Eichter-film* (Berlin) ; *Saturnin-film* (Berlin) ; *Webbs-film* (Munich) ; *Unitas-film* (Berlin) ; *Thea-film* (Berlin) ; *Johannés Nitzsche*

Les trois étoiles.

MARY PICKFORD, Douglas et Charlot vont faire le tour du monde. Ils s'embarqueront le 15 février pour la Chine ; ensuite, ils passeront en Europe, sans traverser la Russie, évidemment.

**

DOUGLAS FAIRBANKS, — metteur en scène, — a engagé une artiste française, Marguerite de la Motte, pour tourner un de ses prochains films. Douglas avait déjà tourné en compagnie de notre jolie compatriote dans un film intitulé *The mark of zour*.

Cette bande produisit une recette de 11.708 dollars pour sa première présentation dans un grand établissement new-yorkais.

**

Comme par hasard.

A peine Pathé-Consortium a-t-il annoncé la sortie prochaine de *Quatre-Vingt-Treize*, de la S. C. A. G. L., que nous arrive de Berlin une nouvelle bien faite pour nous donner à réfléchir.

Madame Dubarry, ce grand film tourné en Allemagne, vient de changer de titre. Il s'appelle aujourd'hui « 93 ».

Attendons-nous à le recevoir sous peu en provenance « directe » de... Los Angeles...

**

Le *Syndicat français des directeurs de cinémas-graphes*, présidé par M. Léon Brézillon, étudie un projet de manifestation originale pour le jour de la Mi-Carême (3 mars). Il s'agit d'une protestation contre les charges dont se plaignent à bon droit les cinégraphistes. Dans le cortège des Reines de Paris... Mais, ehut ! nous allons être indiscrets.

(Leipzig) ; *Impérial-Film* (Berlin) ; *Metis-Film* (Francfort) ; *Transocéan-Film* (Berlin) ; *Universum-Film* (Berlin) ; *Artis-film* (Dresde) ; *Deulig-film gesellschaft* (Berlin) ; *Bayerische-film* (Berlin) ; *Cserépy-film Co* (Berlin) ; *Décla-Bioscop* (Berlin) ; *Bavaria-film* (Munich) ; *L'Arrange-film* (Berlin), etc., etc...

PETITE CORRESPONDANCE

Un Cinéman. — 1^o Le nom de l'auteur est Ridder Haggard.

2^o C'est Régine Dumien et non Régine Fabien qui interpréta *Petit Ange* ; 3^o 5 ans ; 4^o Non, mais au monde théâtral.

Desagneau à Esbly. — Employez la Pathéine et veillez bien à conserver l'espace régulier entre les perforations.

Mared. — 1^o Le service dont vous parlez n'existe pas ; 2^o Il faut avoir le don, d'abord, les capacités ensuite et la volonté enfin.

Dixi. — 1^o Les films que vous indiquez ne sont pas français ; 2^o Les établissements Gaumont en présenteront sûrement d'autres de même origine.

Brunet, Toulouse. — Nous ignorons la valeur des objectifs Hermagis. Vous conseillons d'attendre lettre promise.

R. B., Menton. — Fanny Ward, au *Film d'Art*, 14, rue Chauveau, Neuilly.

Lucet. — *Charlot ne s'embête pas* est un très vieux film dont les éditeurs ont changé le titre. (Voir la suite p. 27).

ce que les directeurs ont vu ce que le public verra

SELECT-PICTURES

UN JEU CRUEL (Comédie dramatique de la Selznick). — Il y a dans le jeu de la délicate Olive Thomas, qui est la principale interprète de ce film, un peu de Mary Pickford, beaucoup de Maë Murray, mais la beauté de l'artiste — hélas disparue aujourd'hui — a quelque chose de bien personnel.

Ce film est gentil ; il est plus comédie que drame et cela n'a rien du reste de désagréable, au contraire. Il est supérieurement joué par feu Mme Jack Pickford avec un entrain endiablé.

Les gamineries de l'espégle Olive Thomas sont tout simplement délicieuses.

Il y a de l'action, de belles photos, d'excellents artistes. Ce film est à voir.

(En public le 25 Février.)

LA SONATE A KREUTZER (Drame tiré du roman de L. Tolstoï). — Je suppose que ce film de 1.500 mètres a été « donné » à la Select en supplément d'un stock de comédies dramatiques. Sinon, il serait invraisemblable que l'on ait dépensé même... un kreutzer pour son achat.

C'est moitié russe, moitié italien, c'est long, ennuyeux et c'est joué ! Tenez, n'en parlons plus !

(En public le 25 Février.)

CHEZ GAUMONT

A LA DERIVE (Paramount Pictures). — C'est du film courant, de qualité très ordinaire, avec un scénario très quelconque, une photo passable et une mise en scène parfaite.

Les Américains auraient-ils, par hasard, l'intention de nous dépêcher ? Est-ce intentionnellement que tous leurs scénarios se déroulent dans un monde, que dis-je, dans « le Monde », avec une majuscule ! !

Tous leurs derniers films, si quelconques, je le répète, se déroulent dans de véritables palais, avec des salons d'une somptuosité écrasante.

Evidemment, on nous montre quelquefois les misères des quartiers chinois, mais jamais une action ne se passe dans un milieu bourgeois ou ouvrier. Tout le monde est donc milliardaire au pays des dollars ?

(En public le 25 Février.)

LA VENGEANCE DE JACOB WINDAS (Svenska-film). — Ce serait un beau film, un très beau film, si hélas ! le scénario n'était si pauvre. Le spectateur qui le verra devra oublier l'intrigue pendant une heure pour ne contempler que la réalisation.

C'est merveilleux comme mise en scène, les interprètes sont parfaits et la photographie excellente.

(En public le 25 Février.)

AGENCE GENERALE

AGÉNOR ET LA MAIN QUI VOLE (Comédie gaie Humour-film). — On était en droit d'attendre autre chose de Callamand qui, dans ses dernières productions, s'était montré bien au-dessus de la moyenne. Quand un artiste est sur la bonne voie, il ne devrait pas tourner n'importe quoi.

La comédie gaie annoncée ne l'a pas été du tout et c'est regrettable pour tout le monde.

Je suis persuadé que Callamand trouvera mieux.

(En public le 25 Février.)

SUPER-FILM-LOCATION

LA PRINCESSE AUX HUITRES (Comédie burlesque à grand spectacle). — Ce film qui nous arrive de Berlin, en passant par Bruxelles et même Marseille s'appelle en France :

MISS MILLIARD

On est obligé, malgré tout, de constater que cette comédie a de grandes qualités, qu'elle possède une mise en scène parfaitement réglée et que les interprètes, ma foi, ne sont pas indignes de l'écran.

Puisque la *Super-Location*, avec franchise, ne cache pas l'origine de ce film, il serait injuste de ne pas dire exactement que celui-ci contient de bonnes choses.

Son origine est avouée : elle est allemande. Oui ! au lieu d'attendre que lui et ses confrères nous arrivent d'Amérique, de Suisse, de Suède ou d'ailleurs, sous le couvert d'une autre firme, on a abordé franchement l'écueil et je dois à la vérité de dire qu'il n'y a pas eu dans la salle des présentations du Palais de la Mutualité, la moindre protestation.

Et puisque je parle de films allemands, je puis annoncer tout de suite qu'une autre bande nous sera prochainement amenée d'outre-Rhin — assez inattendue venant de là : LE MARIAGE DE FIGARO.

Parfaitement...

(En public le 5 Mars.)

CHEZ PATHÉ

MADemoiselle DE LA SEIGLIÈRE (S. C. A. G. L., mise en scène d'Antoine). — Ce remarquable film, bien français, avait déjà été l'objet, au mois de novembre dernier, d'une présentation spéciale à l'Artistic et avait obtenu auprès du public choisi convié à cette sorte de répétition générale, un très vif succès.

Devant les directeurs de cinéma, il a réussi à recueillir l'unanimité des suffrages, si l'on en

juge par la feuille des locations de mon vieux camarade Sulzbach.

Voici du beau travail et voici aussi la preuve que l'art et le goût français sont les premiers de par le monde, et que ni les Américains, ni les Anglais, ne parviendront à tourner un film évocant toute une époque avec cette recherche, cette distinction, cette vérité surtout — et cela en dépit de la différence des capitaux engagés.

Et puis, où trouver un autre Antoine ?

(En public le 4 Mars.)

LES COULISSES DU CINEMA

ENFIN voici quelque chose d'intéressant pour le public : les artistes américains en plein travail.

Quelques-uns des secrets du cinéma nous sont révélés. Oh ! pas grand-chose évidemment, il est inutile de « débiter le truc ». Cependant, vous serez intéressés rien que par la façon dont de superbes lions collaborent à une comédie et des ours à un drame. Comment le dompteur les contraint à « jouer », comment se place l'opérateur, le metteur en scène. Enfin, toutes ces choses que vous ignorez et brûlez du désir de connaître, je n'en doute pas. Tout comme moi, d'ailleurs, et je suis très heureux de les savoir aujourd'hui.

Ce film n'a qu'un défaut : il est trop court ! On en voudrait voir plusieurs milliers de mètres Mais on n'est jamais content !

LUCIEN DOUBLON.

Un Essai à tenter

IL est à remarquer qu'au cinéma, même après la vision d'un film admirable, il est bien rare que le public applaudisse.

Ce silence, cette absence de bravos, tient, je pense, à deux causes qui, l'une et l'autre, ont leur importance, mais qu'il serait très facile, selon moi, de supprimer.

Et d'abord, dès que la dernière « image » du film s'est effacée, à peine le nom de l'éditeur a-t-il paru sur l'écran que l'orchestre — pressé sans doute de regagner ses lointaines pénates — attaque la *Retraite*. Quelquefois même, la lumière n'est pas encore revenue dans la salle que, déjà, MM. les musiciens se sont tus et que le public s'est levé et sort.

N'est-ce point là une faute et de goût et de tact ? Les chefs d'orchestre devraient avoir, au contraire, des instructions très précises pour ne pas précipiter une sortie qui serait alors moins hâtive et mieux ordonnée.

D'autre part — ici je m'adresse aux metteurs en scène — pourquoi ne chercherait-on pas à provoquer les applaudissements du public, ainsi que cela se fait au théâtre où le rideau se relève

à plusieurs reprises, afin de permettre aux artistes de venir saluer ceux qui les ont applaudis, ceux qu'ils ont amusés ou captivés. De cette façon, il est évident que la foule sort sur une impression de contentement et de succès.

Pourquoi le metteur en scène de ciné ne permettrait-il pas, lui aussi, aux interprètes principaux, qui ont assuré le succès du film, de venir à tour de rôle, d'abord, saluer sur l'écran, puis tous ensemble s'incliner en souriant sur la toile et remercier de cette façon le public des moments d'attention qu'il leur a accordés ? Cela forcerait évidemment les applaudissements du spectateur qui, croyez-le bien, s'y connaît mieux en cinéma que vous ne pouvez l'imaginer.

L'orchestre attendrait alors la minute finale pour jouer cette *Retraite* qu'il semble apprécier beaucoup, et l'impression générale serait certainement tout autre.

Ceci est une simple idée que je me permets de soumettre à MM. les metteurs en scène. Elle est le résultat d'une longue expérience.

Ce qu'écrivent nos Lecteurs

L'ARTICLE de notre collaborateur Hébertal, paru dans le numéro du 21 janvier de Cinémagazine, nous vaut de M. Ketterer, de Lausanne, des observations que nous croyons devoir publier :

« D'après l'article de votre collaborateur, il résulte que n'importe qui ne peut pas effectuer le « montage » d'une bande. Certes, je suis de son avis, mais où je ne suis plus d'accord avec M. Hébertal, c'est lorsqu'il laisse croire que la personne qui est chargée du montage, est étrangère à la réalisation de la bande. C'est là l'erreur initiale.

Le montage d'un film ne peut être fait correctement que par le metteur en scène, aidé dans son travail par ses collaborateurs de réalisation, le régisseur et l'opérateur. Lui seul est qualifié pour établir un premier positif et lui seul doit en prendre la responsabilité.

Cependant, un metteur au point, étranger à la réalisation du film, doit être employé au montage, mais seulement lorsqu'il s'agit d'un film étranger qui a besoin de plus ou moins de modifications pour passer sur les écrans français. Mais, à ce moment, le travail est facilité par la vision répétée du positif original. Ce qui ne veut pas dire que le film doit être mis dans des mains incompetentes.

Quant aux fautes commises par le metteur en scène, en cours de réalisation, elles ne doivent pas exister pour le metteur au point, car elles doivent avoir été supprimées lors de l'établissement du premier positif. »

PETITE CORRESPONDANCE

(Suite)

Un Lecteur de Cinémagazine. — Le prochain film, de W. Russell est *Jack, Policeman d'occasion* (Harry prod.).

Amiratrice de Mathot. — Aurez bientôt satisfaction.

Stella del la Séra. — Trouverez réponse dans un prochain numéro. Envoyez photo.

Le Film International

L'étude de la production cinématographique allemande est d'une actualité de plus en plus incontestable. L'article très impartial et très courageux de notre collaborateur Vuillermoz, nous a valu, à ce propos, un nombre étonnant de lettres. Quelques-uns de nos correspondants continuent à faire fi des menaces de la cinégraphie germanique, d'autres, au contraire, se montrent inquiets et se demandent si, après avoir été « mangés » aux trois quarts par les Américains, nous le serons tout à fait et bientôt par de nouveaux concurrents, plus redoutables encore, peut-être... La vérité se tient sans doute entre ces deux extrêmes.

Un fait certain, c'est que les Allemands ont engagé de très gros capitaux dans leurs entreprises cinématographiques, et que de puissantes et nombreuses firmes, à Berlin, Munich, Breslau, Dusseldorf, Francfort, Leipzig et Hambourg travaillent avec acharnement et par des méthodes scientifiques, à la réalisation de ce qu'elles appellent « le film international ».

Les publications corporatives en Allemagne sont à lire avec fruit et c'est dans l'une d'elles Film-Express (magazine hebdomadaire dont l'abonnement ne coûte pas moins de 300 marks !) que nous trouvons l'article dont nous donnons ici la traduction. Cet article est signé de Kurt von Mombart, chef du film-département au Ministère des Affaires Etrangères à Berlin.

Le film international est celui qui peut être compris par tout le monde, sans que soit nécessaire le secours des sous-titres. Le film international est celui qui, projeté aujourd'hui à Dresde ou à Paris, peut être, demain, tout aussi bien compris à Calcutta ou à Santiago.

Il n'est pas douteux que la vie d'un peuple se reflète dans le film qu'il produit. Le film américain est tout autre que le film italien ou le film français, mais en dépit de cette différence, les bons films italiens et français trouvent des admirateurs en Amérique et en Italie ; en France le public acclame les créations d'un Griffith ; Douglas Fairbanks et Mary Pickford sont, en France, presque aussi connus et populaires qu'en Amérique. Ainsi nous arrivons au point capital de la question : « Comment un film est-il de qualité internationale ? »

Nombre de bandes éditées ces derniers temps prouvent que cette question n'est pas résolue. Tel fabricant qui a parfaitement compris que son film, pour s'amortir, doit pouvoir se vendre ou se louer à l'étranger, s'imagina l'avoir rendu international en déplaçant l'action selon le marché à conquérir. Assurément, ceci n'est pas logique, car, seule, la qualité est internationale.

Chaque peuple a ses goûts particuliers. Ainsi l'Américain n'aime point les films au dénouement malheureux, tandis que l'Allemand comprend mal Fatty ou Charlot. Pour obtenir la qualité internationale, il importe évidemment d'avoir une technique parfaite, un scénario d'une haute valeur littéraire, et d'employer les

meilleurs artistes qu'on puisse trouver. Si l'on considère le développement de l'industrie cinématographique américaine, on doit éprouver cette impression que le temps des films à décors gigantesques comme *Intolérance*, est passé, et qu'à l'avenir on attachera la plus grande valeur au scénario. Il n'est pas douteux que le scénariste était l'enfant négligé dans cette jeune industrie où les « étoiles » éclipsaient toutes les autres clartés.

Pour qu'un film soit effectivement bon, il doit exercer une impression profonde sur les spectateurs, il doit renfermer quelque chose des idées de l'époque. Les images projetées sur l'écran doivent répandre un certain fluide qui saisira le spectateur au plus profond de l'être. Ainsi la forte impression produite par le film *Dubarry* s'explique, en dehors de l'excellence de sa technique, par le fait qu'on avait réussi à fixer sur l'écran l'esprit même de la Révolution. Ce film nous enseigne comment une réalisation cinématographique se rapportant à une époque historique et, par conséquent, lointaine, peut être modernisée, rendu « actuel » et « permanent ».

Sur le marché mondial, le meilleur film sera toujours celui dont l'auteur, le metteur en scène et l'opérateur arriveront à s'unir jusqu'à ne plus former qu'une seule personnalité et à créer cette unité artistique qui exercera toujours la plus forte impression sur les spectateurs.

C'est ce que nous arrivons à réaliser en Allemagne, où nous avons compris ce que signifie l'expression « film international ».

Voir dans notre numéro prochain, les documents sensationnels sur L'ATLANTIDE, d'après le roman de PIERRE BENOIT

Cinéma-gazette Actualités



LE CINÉMA ÉDUCATEUR

Une voix dans la salle : Dites, monsieur, est-ce qu'on va bientôt voir Rio-Jim et Charlot ?

L'Allemagne — c'est décidé — versera aux Alliés 226 milliards jusqu'en... 1962 !

On ne dit pas, mais cela est certain, qu'il faudra faire accompagner le garçon de recettes par un clarinettiste !

D'après les gazettes, Guillaume II serait devenu fou. Notre souci d'informer nos lecteurs nous oblige à passer cette nouvelle sur l'écran, mais, à notre avis, il était déjà piqué en 1914!...



LES ZÉLÉS AGENTS AILÉS

La nouvelle police dite aérienne, lire avec l'accent :
— Dites donc, là-haut Dites donc !!

ŒUVRE DE LONGUE HALEINE

— Encore un film américain, faudra voir ça.
— Allons, ne plaisante pas, ce n'est pas à notre âge que l'on peut espérer voir un film comme ça en entier...

M. Marcel L'Herbier vient d'adapter *Prométhée* d'Eschyle en faisant de cette pièce antique une comédie moderne. Il prépare actuellement, d'après *Oédipe-Roi*, un *Oédipe-Président de la République*, qui se crève les yeux par dégoût du régime et qui abandonne l'Elysée avec Antigone — Marianne.



LES THÉS CONFÉRENCES

Mlle Jeanne Renouardt vient de tourner un film à son compte : « Les vraies perles fausses ». Le scénario qui est d'elle, se passe dans un grand palace et finit chez le juge d'instruction.

— Voulez-vous du sucre, dear ?
— Yes, mon cher Aristide, on pourrait leur en faire livrer 200.000 tonnes par mois!

— Alors, il n'y aura plus à tirer un mot de toi le vendredi ?
— Ma chère amie, ce jour-là, tu le sais, je reçois maintenant *Cinéma-gazette* ?...

Les Petites Annonces de "CINÉMAGAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

Le prix de l'insertion aux Petites Annonces doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

ON DEMANDE Capitalistes s'intéressant à Cinéma en relief. Ecr. Administrateur du journal qui transmettra.

AVENDRE, chef-lieu département, établissement en pleine prospérité, 800 places, 90.000 fr. comptant. Intermédiaires s'abstenir. Ecr. H.V. bureau du journal, A. n°7.

CAPITAUX pour toutes entreprises cinématographiques intéressantes et sérieuses. Il ne sera répondu qu'aux demandes détaillées, exposant projets précis et indiquant références. GERMAIN, 232, Bureau du "CINÉMAGAZINE".

ACHAT Bons de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre, 9e, Banque Baumgarten.

STUDIO-CINÉ

Le plus bel Etablissement de la Côte d'Azur

THÉÂTRE tout agencé offert même en exclusivité, organisation sérieuse pouvant fournir artistes de tous plans, costumes, accessoires, mobiliers. Hôtels pour logement. Sites, Villas et Palais à proximité. Autos, voitures, camions, etc. Emplacement unique sur la Côte d'Azur. Prix spéciaux pour engagement de longue durée.

MILHAUD-MONTEL, 7, Rue Castel. NICE (3).

BONNE AFFAIRE de cinéma à vendre, région parisienne, résultat certain. LACAN, bureau du journal.

SCÉNARISTE s'entendrait avec éditeur, metteur en scène, commanditaire ou gros exploitant pour filmer drames lyriques cinématographiques. Conception originale. Exploitation selon formules nouvelles. Succès éclatant certain ; bénéfices énormes. Ecrire pour rendez-vous : ORCINO, à Cinémagazine.

CHAUFFEUR-MÉCANICIEN, excellentes références, demande place stable maison bourgeoise. TORRENS, 72, rue Lauriston (16^e).

ON ACHÈTERAIT ou louerait local susceptible transformation en cinéma, Paris, Seine, Seine-et-Oise, quartier populeux, Séguy, 30, rue Péclot, Paris XV^e.

CAPITALISTES. France, Etranger, susceptibles de s'intéresser à création Société édition, exploitation cinématographique, unique en son genre, écrivent utilement à R. TRUDAINE, bureaux du journal (n° 54).

ARTISTE, tous rôles, belle présence, cherche engagement longue durée. Jacques RIBELL, au journal.

Cotons Hydrophiles en balles et en paquets - Cotons cardés blanchis, écus et iodés - Bandes de gaze - Tangaps. Canbris - Toile Tarlatane - Bandes plâtrées Compresses et Cotons stérilisés. Epingles de sûreté.

PANSEMENTS LA CROIX SOLEIL

Rue des Maraichers, 77-79, PARIS Tél. : CROSOL-PARIS

Gaze Hydrophile et Tangaps en pièces - Tarlatanes blanches et couleurs - Bougrans en pièces - Linons double et triple - EXPORTATION

La publicité dans "CINÉMAGAZINE" est lue par tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque au Cinéma.

Le tirage considérable de "CINÉMAGAZINE" donne à cette publicité une valeur exceptionnelle.

CE QUE VEUT LE PUBLIC

NOUS créons, sous ce titre, une rubrique où nos Lecteurs pourront formuler leurs critiques, exprimer leurs idées et leurs suggestions, du moment où elles présenteront un caractère d'intérêt général pour la Cinématographie. Et nous les soumettrons aux intéressés, c'est-à-dire aux producteurs, loueurs et exploitants, afin, si possible, de les tenir mieux encore au courant des goûts et des désirs du public. Nous sommes persuadés qu'en agissant ainsi nous rendons service à tout le monde.

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7 rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL.

Comment l'Abonnement à Cinémagazine est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAGAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, publiée et mise à jour chaque semaine, celle qui lui convient.

Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une **PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS**. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante ; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires.

Chaque abonné à CINÉMAGAZINE peut choisir :

1^o (Un an) : vingt lignes de publicité aux Petites Annonces. A utiliser, en une ou plusieurs fois. (6 mois : onze lignes) ;

2^o (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35 x 46) LA BOULE DE NEIGE. Valeur 40 francs (Frais d'envoi recommandé, un franc).

3^o Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75).

4^o Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, Paris (9^e).

Dans un prochain numéro, nous indiquerons également quels sont les cinémas pour lesquels nous pourrions offrir en remboursement d'abonnements, des places de loge ou d'orchestre.

Successivement, nous ajouterons à notre liste des articles de bijouterie, maroquinerie, orfèvrerie, etc... parmi lesquels nos abonnés n'auront que l'embarras du choix.

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les deux premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs, un avantage unique et réalise effectivement **L'ABONNEMENT GRATUIT**.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINÉMAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2)

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera "CINÉMAGAZINE"

Nom et Prénoms

Profession

Adresse postale complète:

A

, le

192

(Signature)

(1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas.

(2) France : UN AN, 40 fr.; SIX MOIS 22 fr.

Etranger : — 50 fr — 28 fr

Ce Numéro contient
le 4^e et le 5^e Episode

LE GRAND JEU

N° 4 — 11-17 Février 192
Prix : Un Franc

Cinémagazine

LE PLUS RÉPANDU DES JOURNAUX CINÉMATOGRAPHIQUES

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



Film Pathé

D'un effort soudain, elle s'était dégagée et ne se souciait point de prolonger une discussion qui pouvait devenir dangereuse pour elle :

— Au secours ! cria-t-elle.... à moi, Fred....

LIRE DANS CE NUMÉRO

“ LE GRAND JEU ”

4^e et 5^e Épisode

par GUY DE TÉRAMOND